



REVUE DE PRESSE



Sortie

4

Cahiers du Cinéma	6
Libération	8
Le Monde	9
Télérama	10
Positif	11
Premiere	12
Les Inrockuptibles	14
Transfuge	16
SoFilm	17
Le JDD	18
Le Parisien	19
L'Humanité	20
L'Obs	21
La Croix	22
Ouest France	23
Sud Ouest	24
20 Minutes	25
Marie Claire	26
L'Histoire	27
Trois Couleurs	28
Dossiers d'histoire	36
Beaux-Arts	37

Radio/TV

38

France Culture	40
France Inter	41
Canal + / OCS	42
Ciné +	43

Web

44

Les Inrockuptibles / Konbini	46
Arte	47
Ecran Large	48
Slate	50
Chaos Reign	52
Chaos Reign	54
Critikat	58
Culturopoing	60
A voir - à lire	62
Toute la culture	63
Bref Cinéma	64
Culture aux trousses	66
Le bleu du miroir	67
CinéSéries	69
Sortir à Paris	72

Festival

38

Cannes - Libération	76
Cannes - Libération ITW	78
Cannes - Premiere	80
Cannes - Les Inrockuptibles	81
Cannes - CinémaTeaser	82
Cannes - Cineuropa	83
Cannes - Vanity Fair	85
Etrange Festival - Télérama	86
Premiers Plans - Ouest France	87
Cannes - Le Film Français	88

SORTIE

FILMS DU MOIS



Bruno Reidal de Vincent Le Port

SANG D'ENCRE

par Philippe Fauvel

Bruno Reidal est un tueur de 17 ans. Un jeune homme qui empêche son mal longtemps, mais qui ne parvient plus à le contenir. Le récit s'ouvre dans une forêt du Cantal au début du ^{XX}^e siècle, où il décapite un enfant, pensant y trouver une jouissance que sa vie morne et pauvre ne peut

lui offrir autrement. Mais la déception vient vite, implacable. Cette envie de meurtre, qui mêle sang et sexe dans son jeune esprit, trouvera son acmé dans cet acte, resté unique. On aurait pourtant pu s'attendre à des crimes répétés tant l'instinct de mort est grand et travaille silencieusement l'esprit et le corps

FILMS DU MOIS

emportés doucement dans son récit, tant sa voix berce le fil de sa vie que le professeur Lacassagne (Jean-Luc Vincent), chargé du rapport médico-légal, lui demande de retracer dans un journal afin de mieux justifier ses actes. Ses inflexions sérapiques – Bruno dégage une sagesse angélique mais agit comme un noir sérapius – trouvent tout au long du film un contrepoint dans plusieurs compositions d'Olivier Messiaen, qui traduisent sa foi mais contiennent aussi son admiration de la nature (par l'utilisation des chants d'oiseaux ou des allusions aux étoiles), associant tour à tour les actes et les motivations de Bruno à l'ordre religieux et à l'ordre naturel.

Diminué Doré, plus connu au théâtre qu'au cinéma, exceptionnel dans le rôle-titre, donne à voir « cette apparence générale délicate », dont « la carnure est faible, la poitrine étroite, la musculature grêle », comme Lacassagne le décrit. Chaque plan rapproché sur l'acteur – et ils sont nombreux – renvoie à ce constat du professeur dans son *Affaire Reidal* (sous-titré *Rapport médico-légal sur un cas de sadisme sanguinaire congénital* que Capricci, coproducteur du film, publie le 18 mars) : « Il a dû prendre vite l'attitude qu'il a encore aujourd'hui, d'enfant sage dans la classe, ou qui récite bien sa leçon : les bras croisés, la tête penchée, le regard un peu vague. » Une photo de classe au séminaire le montre précisément ainsi : trouble petit paysan simplement fagoté au milieu de jeunes garçons aux chemises à col rond et cravate, aux cheveux ras là où les autres sculptent leurs belles mèches. Reidal « récite bien sa leçon », celle qu'il forge lui-même tout au long du film : il décrit précisément son obsession, il explique, il sait conter sa vie, et ne cherche pas à accuser quiconque d'autre dans son parcours : ni sa mère, ni ses gendriers ou médecins, ni ses camarades de classe. *Bruno Reidal* peut être vu comme un récit romantique, dans le sens le plus tragique : Bruno est résigné, inexorablement conduit par sa passion sur un chemin tourné dont l'issue est fatale. Même si le film adopte une structure « clinique », encadrée par les deux visions du même crime – on cherche à comprendre la psychopathologie de Bruno –, le romanisme s'imisce dans cette lutte entre bien et mal – comme quand il s'adresse à Dieu depuis sa geôle : « Votre paradis n'était ouvert, l'abîme infernal était fermé sous mes pieds. » Personnage privé d'espoir, aliéné.

Sans qu'il ne s'en rende lui-même pleinement compte, il évoque deux éléments déclencheurs de son crime : les grouinements désespérés d'un cochon et la vue traumatisante de sa mise à mort dans la ferme quand il était enfant : l'agression subie à 10 ans par un berger de passage qui le coucha à terre et le masturba de force : « Au bout d'un certain temps, je me laissai faire et je jouis. Je savais désormais comment on se masturbait. » L'agression est précédée d'une injonction du berger – « Fais voir si tu es un bon père de la montagne ! » – que répètera Bruno au moment de décapiter sa victime. Cette redite est un ajout par rapport aux mémoires de Reidal et peut-être une façon pour Vincent Le Port d'évoquer l'hypothèse d'un dédoublement de personnalité que développe Lacassagne dans son rapport. Bruno oscille ainsi en permanence, à travers son discours, entre la masturbation et l'envie de saigner quelqu'un, entre *eros* et *thanatos*, entre deux pulsions caractérisées par des plans saisissants : son frotte sur la mousse d'un arbre ou les douces suiques qui l'attirent, plusieurs fois filmées au soleil, et la tête coupée, montrée dans un style ténébreux.

Bruno Reidal est le premier long métrage d'une filmographie hétéroclite et déjà passionnante, également composée d'une dizaine de courts et moyens métrages documentaires ou

expérimentaux, où saillie une obsession : la recherche d'une présence souterraine, comme celles qui hantent *Le Gouffre* (2016) ou *Finis Ternae* (2009). *Bruno Reidal* est ainsi l'histoire d'une vie cachée, d'une lutte contre des pulsions enfouies qui, s'il fait inévitablement penser à *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...*, de René Allio, s'en détache par la place qu'il accorde à l'obsession. Pierre Rivière tue sciemment les membres de sa famille au nom de son père humilié, tandis que Bruno tue une idée fixe (un cou propre, comme ceux des petits séminaristes de bonne famille). Reidal, contrairement à Rivière, éprouve des sensations de plaisir, et même de triomphe, il cherche le soulagement pour lui-même, la décharge autant physique que symbolique, ce qui donne une forme plus fantastique ou idéaliste au film. Sa quête n'est pas le réel, mais l'idée. Cette idée pourchassée s'imisce dans les quelques vers du poème « Demain, dès l'aube... » de Victor Hugo, cité au séminaire : « Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées, Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit, Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées, Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit. » Là où le geste de Rivière poussait à une lecture historique et politique, prolétarienne, de leur singularité abolue, de leur mystère.

Quand, après plus d'une heure, Vincent Le Port donne à revoir le crime d'un autre point de vue, non plus seulement reflété sur le visage de Reidal de face, mais dans un plan de demi-ensemble, de profil et à genoux, avec la tête portée à bout de bras, comme on tiendrait l'hostie en plein sacrement, le trophée macabre s'offre à sa seule vénération, l'espace d'un instant. Bruno sourit, tête haute, après avoir incliné un visage fermé toute sa vie : à peine, jusqu'ici, avait-il esquissé un léger sourire, quand il suivait Blondel, le jeune homme du séminaire dont il est épris, celui avec qui il lisait sur un rocher, ce

« demi-dieu » qu'il veut « posséder » en pensant lui couper la tête. Reidal écrit : « Je gardai la tête dans les mains une dizaine de secondes. En voyant le regard fixe des yeux, cette pensée, je crois, me vint : comme il sait bien jouer le mort et garder son sérieux, à sa place je ne pourrais m'empêcher de rire. Alors me vint cette idée : maintenant je puis mouler son corps et sa figure, je suis le maître. » Le rire est sur le visage du tueur, dans sa toute-puissance, mais obscurément éphémère. Il dit, en chassant vite sa victime de son esprit et en repensant à Blondel, vouloir « labourer sa figure avec un couteau » – c'est là l'élément primordial à son érection. Emprisonné, le désir de supplice et la jouissance resteront indissolublement liés dans son esprit, en une répétition sans fin : il reste seul avec ses souvenirs (le séminaire était son salut), seul avec sa cruauté, seul avec une idée de Blondel. Solitude abyssale du personnage qui renvoie à la position singulière revendiquée par le cinéaste, et dans laquelle il parvient à nous maintenir tout au long de ce film obsédant : « Épouser l'horreur pour la réfléchir, sans forcément la comprendre. » ■

BRUNO REIDAL

France, 2021

Réalisation, scénario Vincent Le Port

Image Michaël Capron

Montage Jean-Baptiste Alazard

Son Marc-Olivier Brulé

Décor Arnaud Lucas

Costumes Véronique Gély

Interprétation Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent,

Yves Vigier, Anne-Marie Villard, Alex Fanguin, Kelly Bruel

Production Capricci, Stank

Distribution Capricci Films/Bo

Durée 104

Sortie 23 mars



CAHIERS DU CINÉMA

38

MARS 2022

FILMS DU MOIS

En cercles concentriques

Entretien avec Vincent Le Port



Dimitri Doré et Vincent Le Port sur le tournage de Bruno Reidal.

L'idée de travailler le fait divers était-elle première pour vous ?

Il y a peut-être quelque chose de cet ordre car, au départ, je faisais une recherche sur les tueurs en série. Le fait divers cristallise et amplifie ce qui est souterrain, qui attend d'émerger, et je préfère au cinéma ce qui bout sous la surface plutôt que l'hystérie. Dans le fait divers, il y a une explosion qui remet en cause beaucoup de choses, humainement et socialement. J'ai depuis longtemps l'envie d'un film d'époque sur la Commune de Paris et notamment sur le commandant Eugène Varlin. L'événement cristallise le désir de changement au ^{XX}^e siècle et montre sa destruction par la société. Après ce film-ci, je vais peut-être essayer de continuer à m'approcher de la Commune. Mais, à l'origine, il y a eu la découverte du personnage de Bruno Reidal et de ses mémoires. Cela a été un coup de foudre, et j'y ai vu l'occasion de créer une sorte de film de tueur en série... d'époque. Mais très différent du *Juge et l'Assassin*.

Le jalon qu'est *Moi, Pierre Rivière...* de René Allio aurait pu être inhibant.

Oui. J'ai même mis de côté mon film pendant trois ans pour réaliser d'autres projets, dont *Le Gouffre* (prix Jean-Vigo du court métrage en 2016, *ndlr*), car cette statue du commandeur était au-dessus de moi. Mais quand je suis revenu à ma première version du scénario, j'ai constaté que mon projet

n'avait finalement rien à voir, et que mon traitement serait différent. René Allio s'intéresse plus aux questions de reconstitution historique et de charge sociale. Et surtout, Bruno Reidal est, s'il faut catégoriser, un tueur en série, un psychopathe, alors que Pierre Rivière n'aurait pas tué le premier venu. Le moment du casting a lui aussi été inhibant. Je m'étais dit que, comme Allio, j'irais chercher des inconnus sur les lieux de tournage. Cela a fonctionné pour la plupart des rôles, mais je me suis rendu compte que, pour certains personnages principaux, je pouvais aussi me permettre de choisir des comédiens de théâtre, comme Jean-Luc Vincent. Cela a été libérateur.

Contrairement au film d'Allio, le vôtre s'ancre dans un matériau que vous considérez comme littéraire, et pas seulement de l'ordre du document historique ?

Bruno a écrit dix carnets, à la demande des médecins. Au début, il raconte qui il est de façon assez scolaire. Petit à petit apparaît une jouissance d'écriture. Il trouve son style. Il n'en est pas conscient, mais, à la lecture, un écrivain naît devant nous. Son texte est pour moi un grand texte de littérature, je le place au niveau de Jean Genet. Certains textes de Dennis Cooper m'y ont fait penser, et il y a du Sade et même du Beckett dans le côté obsessionnel qui consiste à

CAHIERS DU CINÉMA

39

MARS 2022



«Bruno Reidal», l'immonde parfait

Dans son premier long métrage, Vincent Le Port pose un regard entre fascination et répulsion sur la perversité d'un jeune paysan qui a décapité un enfant en 1905.

Bruno Reidal est interdit aux moins de 16 ans, et c'est presque l'âge du vrai Bruno Reidal, qui a 17 ans quand il assassine le petit François Raulhac, 12 ans, le 1^{er} septembre 1905. Le film s'ouvre sur le visage du meurtrier, un gros plan en contre-plongée du point de vue du cadavre que Reidal décapite au canif, produisant au son, off, les gangouillis du sang, les craquètements de cartilages et d'os entamés. La face de Reidal est tordue par la grimace sous l'effort du saucage, d'une jouissance mauvaise, absorbée, obtuse, dans l'extase du délire et de la répugnance. S'ensuit le contrechamp du petit corps à l'habit paysan gisant bras levés dans l'herbe, sans tête. On est d'emblée placé de ce point de vue du cou coupé, comme dans un poème d'Apollinaire: «Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance/ Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances/ Adieu Adieu/ Soleil cou coupé» (Zone).

Le premier long métrage de Vincent Le Port, découvre non sans sidération à la Semaine de la critique à Cannes, s'enroule autour de cet affect particulier: la répugnance. Il la décortique selon une approche qui tient de l'ouvrage d'anthropologie criminelle, de l'étude ethnologique et du recueil des mémoires du protagoniste – son témoignage écrit sur requête des médecins, dont le P^{re} Lacassagne, qui interrogent ce cas «de sadisme sanguinaire congénital».

Confession. L'écriture et la voix off font remonter les souvenirs, les images, les pistes, les mobiles. Dans ce film d'écriture, au bas mot de «cinémato-graphie» (ce genre de ciné-greffier), les séquences suivent le fil de la confession au porteur, en cercles concentriques tentant de cerner le caractère de Bruno et d'expliquer son geste, longtemps mûri. La répugnance fabrique ses effets de distance, comme une leçon de choses. Voici une étude au naturalisme aride de



Dimitri Doré impressionne en Bruno Reidal, un jeune paysan qui a tué un enfant en 1905. PHOTO GABRIELLES

la haine, du mal comme possible fête, de la mort comme joie (l'égorgement du cochon), mais sans plus d'épiphanie que ce grand dégoût de soi, de l'autre, que l'incompatibilité (étymologie du mot répugnance) de soi à soi, aux hommes, à Dieu, au monde. Bruno Reidal dispose ainsi les strates de son récit «répugnant». La strate de ce qui répugne à être filmé – le meurtre pénible, reconstitué *in extenso* à la dernière partie du long-métrage –, filmé tout de même, tête coupée de grand-guignol comprise. La strate de ce qui répugne à être commis – la masturbation compulsive de Bruno, le désir honteux des autres garçons refoulé en envie puis haine –, et qui tout de même sera commis. Celle enfin de ce qui répugne au spectateur lui-même, de cette haine épaisse, de cette intelligence torve, de ce meurtre gratuit – et auquel il doit faire face. Ces trois plans de répugnance, ainsi que tous les affects corrélés (ce à quoi on résiste ou par quoi on se

Il faut faire avec toutes les références (Allio, Bresson, Pialat...), corps terriens et mystiques d'un pays incorporé à la terre, au sperme – jusqu'au sang.

laisse subjuguer) sont trois modes d'analyse, que la confession de Bruno achève de relayer de sa voix blanche à l'accent régional du Cantal. S'auto-analyser via la déposition épistolaire du journal, «psychanalyser» le mal si l'on est de l'institution, et parler des méchantes femmes. Puisque, comme l'autre film que cache Bruno Reidal, c'est de la haine de la mère qu'il s'agit, vaste sujet. C'est possiblement la clé de l'œuvre, qui en dit

Clin d'œil. C'est celui de René Allio, *Moi Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* (1976), inspiré des travaux de Foucault justement. Bruno Reidal, film au titre de patronyme comme c'est courant dans l'étude de mœurs et de fait divers (Lacombe Lucien, Violette Nozière, Kaspar Hauser), est la doublure ou le redoublement de celui d'Allio. Voir les deux films s'entre-nourrir est passionnant. Les deux sont comme des fiches anthropologiques veillant au «neutre», au grain et à l'amoral. Aimer tuer, y prendre haine et plaisir, relaté dans la stupeur et le tremblement de l'écriture du garçon au corps et à la tête penchée. La haine n'y est pas filmée comme pulsion

mais comme passion longue: «Lutter contre ses penchants et se croire heureux.»

Il faut faire avec toutes les références (Allio, Bresson, Pialat, le naturalisme ou l'humanité disséquée), corps terriens et mystiques d'un pays incorporé à la terre, au sperme – jusqu'au sang.

CAMILLE NEVERS

BRUNO REIDAL de VINCENT LE PORT. Avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent. 116 cl.

Troublant voyage dans la tête d'un tueur

Vincent Le Port retrace la biographie d'un paysan qui a assassiné un enfant

BRUNO REIDAL



Le 1^{er} septembre 1905, dans une forêt du Cantal, près du village de Raulhac, un jeune paysan sans histoires du nom de Bruno Reidal assassine un garçon de 12 ans et le décapite à l'aide d'un couteau. Dans la foulée, il se constitue prisonnier auprès des autorités. Emprisonné, il comparait devant une assemblée de médecins qui l'interrogent sur son passé et l'encouragent à consigner ses Mémoires. De toute évidence, Bruno n'a rien d'un fou ni d'un forcené. Avant de passer à l'acte, il était un séminariste brillant, d'une intelligence au-dessus de la moyenne, comme l'atteste la langue dans laquelle il s'exprime, et un être plutôt calme, malgré son caractère obscur et renfermé. D'où vient alors ce terrible déchaînement, caractérisé par l'examen médico-légal comme un cas de «*sadisme sanguinaire congénital*» ?

Pour son premier long-métrage, Vincent Le Port, né en 1986, aborde ce fait divers méconnu à partir des documents qui nous en

restent, notamment l'étonnante confession écrite du prévenu, dans une lignée d'«*études de cas*» comme *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...* (1976) de René Allio, dont le texte avait été mis au jour et commenté par Michel Foucault. A rebours de cet imposant modèle, Bruno Reidal creuse une veine plus énigmatique, où le sujet échappe à son étude. A partir de la scène de meurtre, placée en exposition, le film retrace la biographie du tueur pour remonter aux sources de ce geste de mesure qui le propulse d'un coup hors de la communauté humaine. S'y révèle couche par couche le profil d'un garçon marqué au fer par des impressions d'enfance et tourmenté jusque dans sa chair par les représentations qui en résultent.

Éclat noir et tellurique

Bruno Reidal cerne ainsi le lieu où s'origine la pulsion, cette déflagration qui fait table rase des données de l'existence et, dans une perspective sadienne, pave l'effort du sujet vers sa libération. Pour cela, il remonte le fil des scènes primitives qui l'informent pas à pas: les rudesses d'une mère peu aimante,



Dimitri Doré incarne Bruno Reidal. GABRIELLES FILMS

un cochon égorgé dans la ferme familiale, la fixation fétichiste sur la nuque des camarades de classe, la masturbation imposée dans un champ par un promeneur, qui provoque chez lui un onanisme compulsif... Autant d'impressions qui conduisent le petit garçon frémissant, puis l'adolescent solitaire, à associer les motifs de plaisir et de violence, faisant dépendre sa jouissance sexuelle du désir d'annihiler son prochain, de préférence d'autres garçons de son âge (jamais de filles), ardemment envieux et détestés. Pour Bruno, il

n'y a donc pas de désir sans haine. A quoi se mêle un fond mal digéré d'humiliation sociale, dont la pulsion dévastatrice sonne en quelque sorte l'heure de la revanche.

Entièrement dévoué à la mise au jour d'un désir terrible et irrécupérable, Bruno Reidal brille d'un éclat noir et tellurique. Le film tient tout entier sur une association diabolique entre la voix et les images. Cette voix, c'est celle, «*off*», du protagoniste – interprété à l'écran par trois jeunes acteurs, dont un Dimitri Doré littéralement possédé –, fluette et délicatement ac-

centuée, qui se raconte face à ses examinateurs. Matériellement constituée de fragments du texte laissé par le criminel, elle ne se contente pas de surplomber le récit mais innerve les plans, commande le montage, comme si ce petit bout de Cantal du début du XX^e siècle, désormais lointain, émanait directement de ses mots.

A l'image, Vincent Le Port incarne solidement l'époque, puisant à diverses influences picturales (Courbet, Van Gogh, Corot) sans chercher à contourner l'effort de reconstitution, ici pas un

Le cinéaste incarne solidement l'époque, puisant à diverses influences picturales

vain mot puisqu'il va de pair avec la reconstruction par le sujet de sa propre expérience. D'un classicisme presque éteint, faussement impassible, la mise en scène désamorce la linéarité de l'étude par toutes sortes d'effets de boude, d'obsessions, de signes obscurs, de symptômes qui se court-circuitent. Surtout, elle nous laisse seuls face au protagoniste, miroir horrible tendu au spectateur où se reflètent les abysses insondables de la personnalité, la haine sans filtre au fondement de chacun de nous. La beauté effarante du film est qu'il y dénie également une part de romantisme, d'obédience macabre.

Aussi sanguinolent soit sa destination, il n'est pas impossible que l'histoire de Bruno soit aussi celle d'un amour. Amour tyrannique et barbare dont le décharge emporte toute la société et ses institutions: la famille, l'école, l'église, qui tout du long seront restées sourdes aux tourments du héros. En somme, Bruno est comme l'Antéchrist ou comme le terroriste de son propre désir. Il annonce un monde sans transcendance où ne demeure plus que cette bombe à fragmentation, cette solitude labyrinthique, qu'est la psyché humaine. ■

MATHIEU MACHÉRET

Film français de Vincent Le Port. Avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent, Roman Villedieu, Alex Fanguin (116 cl).

CINÉMA



BRUNO REIDAL

VINCENT LE PORT

En 1905, un jeune séminariste tue un enfant, se rend, puis analyse son acte. Aux origines du mal, un premier long métrage remarquable de maîtrise.

Au loin sonnent des cloches. On entend le chant d'oiseaux. C'est encore la pleine lumière de l'été et un crime atroce est en train d'être perpétré. On ne voit pas la victime mais le meurtrier, en gros plan – son visage contracté par l'effort, un sourire qui passe, puis le sang qui jaillit et éclabousse son cou. La sortie du bois ensuite, entre chien et loup, et le jeune criminel qui frappe à une porte : « J'ai tué François Raulhac et je viens me constituer prisonnier. » Nous sommes dans le Cantal, le 1^{er} septembre 1905. Bruno Reidal est un séminariste de 17 ans, qui défraya la chronique pour le meurtre d'un enfant de 12 ans. Mû par une intuition lumineuse, le réalisateur Vincent Le Port a extirpé ce fait divers

des oubliettes de l'histoire pour en tirer un film très singulier : son premier long métrage est sidérant. Sidérant de maturité et de maîtrise, sur un sujet qui questionne l'origine de la violence. Le cas de Bruno Reidal est intéressant, tant ce coupable auto-désigné, excellent élève au petit séminaire de Saint-Flour, est capable d'analyser lui-même les causes possibles de son geste. Un récit de sa vie est resté, qu'il a rédigé à la demande d'un psychiatre, le professeur Lacassagne, criminologue de renom à l'époque. Le témoignage, pourtant sans visée littéraire, frappe par sa rigueur d'écriture, sa percussion – une mise à plat des événements renfermant une sorte de récitatif obsession-

Trois interprètes incarnent différents âges de l'assassin. Ici, à 12 ans, joué par Romain Villedieu (à droite).



nel. Le cinéaste a fait un choix judicieux en s'appuyant sur ce texte, faisant de Reidal le narrateur. Celui qui, en voix off teintée d'accent occitan, revient en arrière pour dérouler le fil de son existence. On découvre ainsi Reidal à trois âges, chacun incarné par un acteur différent, à travers une reconstitution d'époque épurée. La petite enfance dans la paysannerie, la préadolescence et la fin de l'adolescence. On apprend que le garçon, voué, chétif et taciturne, est le septième d'une fratrie de huit enfants, qu'il a chéri davantage son père que sa mère, une femme dure et insensible, et qu'il est un croyant fervent. Plusieurs événements marquants sont évoqués : une insolation qui a failli lui coûter la vie, la mise à mort traumatisante d'un cochon, le décès précoce du père. Enfin, comme Reidal, exhorté par le professeur Lacassagne, dévoile tout de son intimité, il n'élude pas son viol par un berger. Mais ce fait, qui semble

décisif, le jeune homme le relativise en expliquant que son plaisir à imaginer la souffrance de ses camarades lui est antérieur. On pourrait parler de sadisme. Ou d'amertume sociale – Bruno Reidal confesse avoir jaloux la beauté athlétique, la joie de vivre et la facilité d'élocution des garçons de bonne famille qui l'entouraient. Aux questions posées par les psychiatres ou dans son récit, il se livre entièrement, de manière franche, froide et résignée. Mais plus il dévoile ses fantasmes et le tréfonds de son âme, moins on a l'impression de savoir qui il est vraiment. On bute sur un mystère, qui semble le dépasser. Et

qui touche, par ses accents horribles, au mythe antique. La seule certitude est celle d'un homme en proie à une lutte intérieure forcée, au bord de la folie, qui dure des années. Une lutte effrayante entre raison et pulsion – la pulsion meurtrière étant ici explicitement associée à la pulsion sexuelle. Le poids écrasant de la culpabilité, la tentative d'oubli de soi dans l'étude, tout se mêle dans un mouvement implacable de fatalité vertigineuse. Celle d'un combat perdu d'avance contre le mal. – Jacques Morice | France (th41) | Scénario : V. Le Port. Avec Dimitri Doré, Romain Villedieu, Alex Fanguin, Jean-Luc Vincent.

actualité



Bruno Reidal Vincent Le Port

À l'intérieur du gouffre William Le Personnic

Sortie le 23 mars France (2021) 1 h 41. Réal. et scén. : Vincent Le Port. Dis. phon. : Michail Capron. Déc. : Armand Luan. Cost. : Henriette Galy. Son. : Marc-Olivier Brault. Mont. : Jean-Baptiste Altard. Mont. son. : Charlotte Ruat. Mix. : Romain Ouzon. Prod. : Roy Arida, Thierry Lemaire, Pierre-Emmanuel Usson. Cha. de prod. : Capricci, Stand. Visi. : Capricci. Int. : Dimitri Doré, Romain Villedieu, Alex Fanguin (Bruno Reidal à 17 ans, à 10 ans, à 6 ans), Jean-Luc Vincent (Alexandre Lacassagne), Tino Vigier (Blondel), Nelly Brault (la mère). Voir n° 728, p. 86, Cinéma 2021.

UN VISAGE en gros plan, plein de ferocité. Une hargne inouïe accompagnant des sons inconfondibles. Puis, surgit une éclaboussure de sang, filmée comme un spasme de plaisir, une déviance. Bruno Reidal vient froidement d'assassiner François Raulhac, 12 ans. Reidal se livre aux autorités et raconte son crime avec une voix d'une douceur presque intolérable. Comment sommes-nous arrivés à un acte d'une telle barbarie ? Comment un adolescent séminariste a-t-il pu succomber aux pulsions meurtrières les plus basses ? Comment un échec de l'humanité est-il advenu ?

Basé sur les véritables Mémoires de Bruno Reidal – joué par l'impressionnant Dimitri Doré – rédigés en détention, le récit faussement académique du premier long métrage de Vincent

Le Port est tissé de flash-back pour tenter de remonter aux origines de cet assassin aux multiples facettes rugueuses et en capturer la personnalité trouble. Au début du XX^e siècle, à Raulhac, dans le Cantal, Bruno Reidal grandit au sein d'une famille paysanne taciturne, alternant tâches agricoles harassantes et vie scolaire tourmentée par des idées obscures. À une époque où la loi vient de séparer l'Église et l'État, la religion est encore prégnante ; une réminiscence des modes de vie théologiques strictes subsiste. Après les présentations de la famille, de ces interactions autoritaires, et de la raideur du quotidien, la vie de Bruno Reidal aurait été construite autour de trois événements traumatisants : d'abord, des sévices qui agiraient autant sur le corps que sur la psychologie du jeune homme (il y a cet épisode d'insolation, un soleil trop fort sur un corps trop frêle) ; puis, l'éprouvante sans ménagement d'un bête par la communauté ; enfin, le viol par un inconnu dans les champs. Jouissance et absolue terreur se retrouvent déjà mêlées. L'arrivée de Bruno dans le séminaire est aussi un chamboulement. Dans cet environnement clos, le jeune homme fait l'expérience de sentiments

Des monstruosités incontrôlables, tapies, prêtes à surgir (Tino Vigier, Dimitri Doré)

les films



de rejet et de dégoût résultant de paradoxes : celui de ne pas appartenir à la bonne caste sociale ou celui d'éprouver des pulsions sexuelles qui viennent se cogner à l'enseignement d'une vie pieuse. Le nez du film se trouve dans ces nombreuses luttes intérieures, de ces trépassements moraux ou encore de ce feu intérieur mortifère, une matière éruptive qui se déverse inexorablement sur le reste de la narration. Vincent Le Port est un cinéaste expérimentateur, notamment avec la réalisation de plusieurs courts métrages : l'essai filmique *La Marche de Paris à Brest* (2020), le documentaire *Dieu et le Raté* (2017), ou l'énigmatique moyen métrage *Le Gouffre* (2016), prix Jean-Vigo. Ce dernier est un drame fantastique, un film de genre en noir et blanc sur un mal sourd et occulte. Il est déjà question de mettre en scène l'indicible, ce qui est dissimulé en dessous des choses. *Bruno Reidal* s'inscrit dans cette continuité : une étude rigoureuse de l'âme humaine dans ses recoins les plus sinistres, ses soubassements les plus ténébreux. La mise en scène semble portée par un mouvement mystérieux, voire mystique. Derrière les paysages ruraux, des décors simples, bucoliques et pittoresques se cachent des monstruosités incontrôlables, tapies, prêtes à surgir, comme le mal dissimulé dans un espace trivial de *Star 80* de Satin de Maurice Pialat. Le style dépouillé et les thèmes évoquent aussi *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...* de René Allio, inspiré de l'ouvrage de Michel Foucault. Un grand calme annonce les tempêtes les plus impétueuses. « Si tu plonges longtemps ton regard dans l'abîme, l'abîme te regarde aussi », on pourrait penser à cette citation de Nietzsche, notamment dans des séquences où la violence jaillit pour nous télescoper avant d'ouvrir des cinémas de vacuité.

Il n'est pas seulement question d'une analyse psychologique, mais aussi de l'importance du corps dans l'image. Lors de son

arrestation, le corps de Bruno est scruté, cliniquement observé par les criminologues, dont le professeur Lacassagne pour en faire un inventaire : « Apparence délicate, carrure faible, légèrement voûtée. » Dans le cadre, en particulier lors des séquences au séminaire, Bruno détonne. Il est engourdi, de travers, il contraste avec la droiture de ses camarades. C'est aussi le motif d'une souffrance, d'une douleur vive face à la volonté de s'effacer, de ne pas appartenir au monde, comme dans ce plan où ses pieds se recroquevillent lors d'une photographie groupée, le témoignage visuel d'un malaise à ne pas se rattacher au monde tangible. Si en épousant la subjectivité d'un psychopathe, le film n'a ni l'acharnement bestial de *Schizophrénia* de Gerald Kargl ni la distance ironique de *The Hours That Jack Built* de Lars von Trier pour dépeindre les agissements d'aliénés, le désordre se niche plutôt dans le caractère trouble de l'intellect, et nous place dans une position parfois déplaisante en tant que spectateur. L'œuvre pose des questions ambivalentes sur la notion d'empathie, notamment dans la retranscription des pensées, avec cette voix off fascinante et une ardeur littéraire aussi puissante que dans *Journal d'un curé de campagne* de Robert Bresson. Enfin, cette histoire endosse des allures de tragédie qui mappe le long métrage d'une mélancolie sourde. « Tu dois être assassin, ce qui doit arriver arrivera » ; « Tu ne vieilliras pas. » Bruno Reidal est un jeune garçon qui n'a pas eu le temps d'être indigne son innocence, un être qui ne s'est pas « empêché » et qui a glissé vers la sauvagerie. Vincent Le Port aura tenté de saisir des contours impénétrables avec une acuité étonnante. ■

Apparence délicate, carrure faible, légèrement voûtée (Dimitri Doré)

positif - n°733

36 - 37

LES REPRISES

23 FÉVRIER

► **Le Parrain**
de Francis Ford Coppola • avec Marlon Brando, Al Pacino, James Caan

2 MARS

► **La Lettre inachevée**
de Mikhail Kalatozov • avec Tatiana Samoilova, Evgeniy Urbanskiy, Innokentiy Smoktunovskiy

9 MARS

► **Les Onze Fioretti de François d'Assise**
de Roberto Rossellini • avec Frère Nazario Gerardi, Aldo Fabrizi, Arabella Lemaitre

16 MARS

► **Chère Louise**
de Philippe de Broca • avec Jeanne Moreau, Julian Negulesco, Didi Pèrega
► **Les Oliviers de la justice**
de James Blue • avec Pierre Prothon, Jean-Poligri, Mario Decaire
► **Remparts d'argile**
de Jean-Louis Bertuccelli • avec Jean-Louis Trintignant, Leïla Shenna
► **La trilogie Infernal Affairs**
d'Andrew Lau et Alan Mak

23 MARS

► **Deux sous d'espoir**
de Renato Castellani • avec Vincenzo Musolino, Maria Fiore, Filomena Russo

Retrouvez toutes les critiques sur [Première.fr](#)

En salles

ET S'IL N'EN RESTE QU'UN...



THOMAS BAUREZ
BRUNO REIDAL

S'inspirant de l'itinéraire criminel d'un jeune séminariste du début du XX^e siècle, ce premier long découvert à Cannes explore avec un mélange de grâce et de dureté les méandres de la nature humaine. Accompagné d'une voix-off entêtante, le film devient une expérience mentale étourdissante.



THIERRY CHEZE
GOLIATH

Après *L'Affaire SK1* et *Sauver ou périr*, Frédéric Tellier prend une dimension supplémentaire en s'emparant des questions des pesticides dans un film choral passionnant où son art de la pédagogie n'a d'égal que sa passion infinie des comédiens, l'époustouflant Pierre Niney en tête.



FRÉDÉRIC FOUBERT
SOY LIBRE

Le film qu'on attend le plus ce mois-ci ? *The Batman*. À l'autre bout du spectre industriel, il y a ce documentaire tourné à l'arrache, portrait d'un mec turbulent en quête de liberté. Plus fauché que les aventures du Dark Knight, mais tout aussi capable de fabriquer de l'héroïsme et de la mythologie.



GAËL GOLHEN
THE BATMAN

« Plus sombre, plus réaliste, plus cinglé » promettaient Pattinson et Reeves dans notre précédent numéro. Depuis, chaque jour aura amené son lot de news, de rumeurs et d'images. On n'a pas encore vu *The Batman*, mais ça y est, il arrive. Et si c'est aussi bien qu'on l'espère, alors il n'en reste qu'un et c'est bien celui-là.



FRANÇOIS LÉGER
RIEN À FOUTRE

Adèle Exarchopoulos (impressionnante) est une hôtesse de l'air anesthésiée par la vie. Une jeune fille qui se piège elle-même dans un présent perpétuel pour éviter d'envisager le futur et d'ausculter le passé. Un film à la lisière du documentaire qui ne ressemble à rien d'autre qu'à lui-même.



SYLVESTRE PICARD
BRUNO REIDAL

Le fait divers sordide façon *Faites entrer l'accusé* 1905 devient une étude de cinéma clinique, dépouillée, littérale et appliquée. Un premier film plus fortiche que réellement balaise, mais sacrément fortiche, quand même. Et Dimitri Doré rentre direct dans le top des révélations de l'année.

23 MARS | ★★★★★

BRUNO REIDAL

En 1905, un jeune paysan du Cantal, épris de Dieu et pétri de frustrations, se mue en monstre sanguinaire. À partir de ce fait divers pas banal, Vincent Le Port signe un premier film d'une grande rigueur où la brutalité se dispute à la grâce.



Le 1^{er} septembre de la même année, il est arrêté pour avoir très sauvagement assassiné un gamin de 12 ans par décapitation. L'histoire est vraie et a défrayé en son temps la chronique du Cantal et d'ailleurs, tout comme celle de Pierre Rivière qui avait égorgé sa famille à coups de serpe en 1835. Reidal se retrouve alors devant juges et surtout médecins, qui lui demandent de réfléchir à son acte et, pour l'aider à trouver la lumière, de coucher son histoire par écrit. L'exercice va dépasser l'entendement. Car Bruno Reidal est certes un monstre mais aussi un esprit supérieur, un écrivain né. Sa prose démontre une lucidité extrême. Si Pierre Rivière est

devenu un cas d'école grâce à Foucault et son séminaire au Collège de France puis au film de René Allio, Bruno Reidal, lui, a disparu de la mémoire collective.

IMPOSSIBLE RENONCEMENT. Vincent Le Port le ressuscite aujourd'hui. Le cinéaste s'est plongé dans les mémoires du jeune séminariste pour en extraire un texte dit d'une voix off dépourvue d'affect par son interprète (l'étonnant Dimitri Doré). La voix blanche bressonienne s'impose en surplomb. Le corps frêle et fragile de Reidal avance dans un flash-back tel un pantin prisonnier de tout : cadre, décor, pensée, corps. Alors, il baisse la tête comme un ange blessé. Qu'est-ce qui se passe dans sa tête ? Les frustrations ne sont pas tant sociales que psychologiques et physiques. L'homme-enfant se masturbe frénétiquement. Pour quelqu'un qui rêve de Dieu, c'est du blasphème. Il faut se reprendre. Voici donc l'histoire d'un impossible renoncement. Découvert à la Semaine de la critique, ce *Bruno Reidal* a autant frappé les esprits par la grâce de sa mise en scène que par son oppressante brutalité. ♦ **TS**

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Journal d'un curé de campagne* (1951), *Moi, Pierre Rivière...* (1976), *La prochaine fois je viserai le cœur* (2014)

Pays France • De Vincent Le Port • Avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent, Roman Villedieu... • Durée 1h41

LA PAROLE À... Vincent Le Port, réalisateur



« C'est la découverte d'une nouvelle de Jorge Luis Borges sur la figure du Minotaure qui a tout déclenché. Il se plaçait du point de vue du "monstre", le Minotaure étant une sorte de serial killer perdu dans son

labyrinthe, pour en faire un être tragique, condamné, maudit. Cette lecture m'a donné envie de transposer la figure du tueur et d'essayer de comprendre ses actes, sans les juger. Cela impliquait de se retrouver dans un endroit un peu trouble, gênant moralement,

où la notion de bien et de mal était ambiguë. Je voulais être ému par mon personnage. J'ai alors consulté un livre de Stéphane Bourgoin [spécialiste aujourd'hui controversé des tueurs en série]. S'y trouvait Bruno Reidal qui n'a commis qu'un seul meurtre mais dont le

profil tourmenté le rapprochait des autres. J'ai lu les textes de Reidal. L'écriture, essentiellement composée de très longues phrases, était assez impressionnante avec une pensée très précise. Il m'a fallu couper mais j'ai respecté son texte. » ♦ **TS**

BRUNO REIDAL
de Vincent Le Port

Affûté et ambitieux, ce premier film sonde, comme un faisceau d'indices concordants, les lignes de vie d'un meurtrier à peine sorti de l'enfance.

4
Dimitri Doré.

"En somme, vous ne voulez être jugé ni comme un fou ni comme un criminel", résume au début du film le professeur Alexandre Lacassagne à Bruno Reidal, joué par Dimitri Doré, révélation de ce premier long métrage. Adapté d'un fait divers qui s'est déroulé dans une campagne cantalienne du début du XX^e siècle tout droit sortie d'un tableau de Gustave Courbet, le film ne fait aucun suspense de la culpabilité de Bruno. Son ambition est d'établir la généalogie du meurtre commis par ce jeune homme de 17 ans.

On l'a vu quelques minutes plus tôt – enfin non, on ne l'a pas vu directement, mais on en a observé la jouissance sur le visage de Bruno, éclaboussé du sang jaillissant de la gorge du garçon de 12 ans qu'il décapite au couteau. Ce parti pris de mise en scène pose la profession de foi du film, à savoir qu'il sera affaire de point de vue. Le contrechamp de cette séquence sera d'ailleurs représenté à la toute fin du film, une fois qu'auront été sondées l'ensemble des couches qui sédimentent ce passage à l'acte. La quête de complexité de *Bruno Reidal* débute dans l'instant qui suit le meurtre. Le sang a à peine eu le temps de sécher sur ses vêtements que le jeune homme est pris de remords et court se livrer aux

autorités. Il est à présent face à trois spécialistes chargés de juger s'il est responsable ou non de ses actes. Pour ce faire, et en plus d'entretiens à mi-chemin entre le procès intimiste et la séance d'analyse, Lacassagne lui demande d'écrire ses mémoires, de *"tout raconter"*, un peu à l'image de l'agent Holden Ford lorsqu'il visite les *serial killers* dans la série *Mindhunter*.

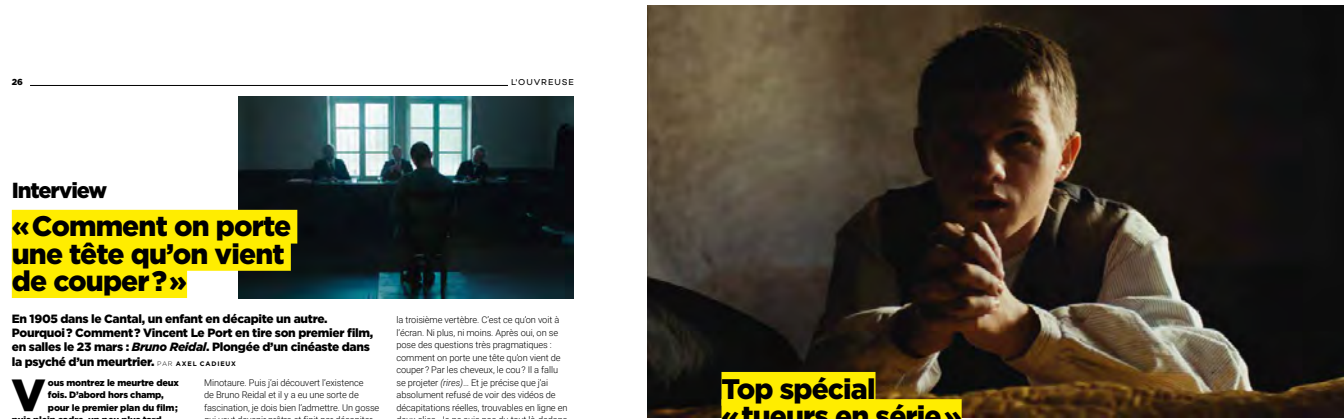
Ce texte, que Vincent Le Port a retrouvé dans les archives de l'affaire, est la colonne vertébrale d'un film qui navigue entre le présent des entretiens avec les juges et le récit de la vie de Bruno – de sa naissance dans une famille paysanne sans le sou jusqu'à son incarcération, en passant par son brillant parcours scolaire. Aussi glaçantes que sublimes, les souffrances du jeune Reidal témoignent de la terrifiante lucidité qu'a le meurtrier sur sa condition. C'est qu'il est tourmenté par des envies de meurtre depuis l'âge de 6 ans. *"Quoi que je fasse, les scènes de meurtre sont pour moi pleines de charme"*, confesse-t-il après avoir tenté d'y résister aussi longtemps que possible. Derrière son énoncé en apparence soustractif (*"ni fou*

ni criminel"), *Bruno Reidal* est plutôt une multiplication au carré. La prouesse du film tient dans sa capacité à représenter ce tout exigé par Lacassagne, sans jamais rien céder à la simplification, à la psychologie de bas étage ou aux raccourcis. Tout en ne retranchant pas le caractère impénétrable de ces pulsions, il examine les facteurs qui les ont favorisées. Il y a d'abord l'environnement familial : septième de sa fratrie, Bruno n'a eu droit qu'à de piètres restes d'affection de ses parents, alcooliques et violents. Son extrême sensibilité le confronte de plein fouet à la rudesse de la vie paysanne. À 10 ans, il a été agressé sexuellement. Et son rapport à la sexualité n'a pas été arrangé par les interdits de la religion catholique. Si l'étude au séminaire lui apporte une brève rédemption, son sadisme y trouve sa cible : ses camarades beaux, nobles, fiers et aisés, avec lesquels lui, le pauvre paysan timide, chétif et voûté, entretient un rapport amour/haine. Cette violence de classe s'ajoute à une série de processus d'exclusion ressentis par Bruno mais que ni lui ni le film ne brandissent comme justification à son acte. On pense alors à une phrase tirée des écrits théoriques de Lacassagne, père fondateur de l'anthropologie criminelle, qui argue que le meurtrier est tel un microbe, *"un élément qui n'a d'importance que le jour où il trouve le bouillon qui le fait fermenter"*. Avec une maturité de regard hallucinante pour un premier film et bien aidé par la performance de l'impressionnant Dimitri Doré, Vincent Le Port raconte l'histoire de cette fermentation. À la question, très actuelle, de savoir comment le cinéma peut rendre compte de la déviance, il répond avec un long métrage qui n'explique rien mais qui explore tout, avec une justesse constante. *Bruno Reidal* est un grand film d'exploration.

♥ Bruno Deruisseau

Bruno Reidal de Vincent Le Port, avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent, Roman Villedieu (Fr., 2021, 1 h 41). En salle le 23 mars.





Interview

« Comment on porte une tête qu'on vient de couper ? »

En 1905 dans le Cantal, un enfant en décapite un autre. Pourquoi ? Comment ? Vincent Le Port en tire son premier film, en salles le 23 mars : Bruno Reidal. Plongée d'un cinéaste dans la psyché d'un meurtrier.

Vous montrez le meurtre deux fois. D'abord hors champ, pour le premier plan du film, puis plein cadre, un peu plus tard.

Pourquoi ?

Au scénario, le film commençait juste après le meurtre, avec la fuite et les aveux de Bruno. Puis, le monteur a eu l'idée de commencer avec ce premier plan. On voulait être très clairs sur ce qu'allait être le film : l'histoire d'un enfant qui en décapite un autre. C'est comme un pacte passé avec le spectateur : voici ce dont est capable l'homme dont vous allez découvrir l'histoire et l'intériorité. On ne triche pas.

Et la deuxième fois ? La question de l'ellipse ne s'est jamais posée ?

Même au montage, ça n'a jamais été question. C'est une question d'honnêteté. On peut en avoir marre des films qui suivent à la trace des meurtriers et dès qu'il y a un crime, c'est hors champ avec une main qui tombe dans un cadavre bien senti ou en ellipse. C'est trop facile de ne pas briser l'empathie en ne montrant jamais ce que les gens font. Il faut se confronter à cette rationalité, à cette barbarie. Donc là c'est montré sur la durée et de manière frontale, en plan fixe, sans musique, ni champ-contrechamp.

Quelle est l'envie première ? Faire le portrait de Bruno Reidal en particulier ou d'un quelconque meurtrier ?

À l'origine, j'avais un projet sur un tueur en série que j'étais en train d'inventer, une sorte de transposition actuelle du mythe du

la troisième vérité. C'est ce qu'on voit à l'écran. Ni plus, ni moins. Après oui, on se pose des questions très pragmatiques : comment on porte une tête qu'on vient de couper ? Par les cheveux, le cou ? Il a fallu se projeter (rire). Et je précise que j'ai absolument refusé de voir des vidéos de décapitations réelles, trouvables en ligne en deux clics. Je ne suis pas du tout là-dedans.

Y a-t-il le risque, avec un projet de ce type, de développer une trop grande proximité avec son sujet ? D'être dans la complaisance ?

Bien sûr. C'était le grand danger, d'autant plus qu'à plein de moments, le personnage m'émeut et me touche. Faut que je sois honnête avec moi-même. C'est même pour ça que j'ai mis le projet de côté pendant un temps. J'avais peur de ne pas avoir la maturité nécessaire, de prendre le spectateur en otage. Et puis, je n'avais pas trouvé le ton. Était-ce de la farce, genre Schizophrenia ou Lars von Trier ? Est-ce une enquête ? Il m'a fallu du temps, du dosage, de l'équilibre.

Pour quelle approche formelle avez-vous finalement opté ? Le film semble être une émanation presque clinique de Bruno Reidal et du ton de ses mémoires...

C'est ça. Même si « clinique », je n'en suis pas sûr. On me le dit souvent et ce n'est pas ce que je ressens : Bruno était lucide et plein de pulsions, d'apparence très froide et impassible certes, mais au fond de lui ça bout. Il est même parfois scolaire, et le film peut l'être par endroits. Je voulais cette cohérence, jusqu'au bout. J'espère en tout cas que le film est en mouvement, presque en questionnement, comme Bruno l'était. Épuré mais pas clinique !

10 Billington Place
(Richard Fleischer, 1970)
L'un des chefs-d'œuvre de Fleischer, période anglo-américaine. Richard Attenborough en mode creepie interprète un tueur en série vivant au fond d'une impasse. Quasi huis clos, sale et saillant.

Schizophrenia
(Gerard Kargi, 1983)
Plongée en apnée durant une heure quinze dans la tête d'un tueur en série. L'extraordinaire Erwin Leder entre dans une baraque, zigouille la mère, la fille, le fils handicapé et se débarrasse des corps. À la fois frénétique et clinique. Lun des films préférés de Gaspar Noé.

Landscape Suicide
(James Benning, 1989)
James Benning écrit, filme, réalise, monte et produit. Le tout avec son appétit habituelle, en se consacrant à deux meurtriers ayant sévi à trente ans d'intervalle. Le projet ? Relier la décadence des paysages américains et les pulsions meurtrières. En oui.

L'Homme de la mort
(Romuald Karmakar, 1995)
Huis clos total et froid comme la mort entre un tueur en série et un expert psychiatrique. Inspiré du rapport psychologique de Fritz Haarmann, tueur du début du siècle, dont l'histoire a déjà été adaptée au cinéma par un certain Fritz Lang, auteur de M le Maudit.

Chopper
(Andrew Dominik, 2000)
Tout n'est pas résumé mais surmonte quelques scènes d'anthologie. Premier film d'Andrew Dominik ET d'Eric Bana, consacré à un tueur en série australien connu pour s'être reconverti dans la littérature.

Evilenko
(David Grieco, 2004)
Malcolm McDowell dans la peau d'Andrei Tchkalov, dit le monstre de Rostov, cannibale de haut vol. Premier film de David Grieco, acteur chez Pasolini et Bertolucci. Musique de Badalamenti. Enough said.

The Chaser
(Na Hong-jin, 2008)
Petite dinguerie coréenne menée à cent à l'heure, inspirée du Raincoat Killer (par ailleurs objet d'une mini-série Netflix sortie l'an dernier) : un cannibale, encore. Salle habituelle.

DANS LA TÊTE DU TUEUR

FAIT DIVERS L'histoire vraie d'un adolescent psychopathe au siècle dernier. Glaçant

Bruno Reidal – Confession d'un meurtrier ★★★

« J'ai tué François Rouillac. Et je viens me constituer prisonnier. » Certains films marquent au fer rouge. *Bruno Reidal*, l'ovni de la Semaine de la critique au dernier Festival de Cannes, en fait partie. Parce qu'il raconte comment, en 1905 dans le Cantal, un séminariste de 17 ans, succombant à une pulsion, a décapité un enfant de 12 ans. Un meurtre d'une sauvagerie inouïe qui a secoué l'opinion publique de l'époque.

Un siècle plus tard, Vincent Le Port transpose cette histoire incroyable mais vraie et livre un premier film qui impressionne par son sujet dérangeant servi par une mise en scène clinique. Un manifeste artistique puissant, radical et frontal qui s'inscrit dans la lignée de Michael Haneke ou de Bruno Dumont et emprunte la forme du drame historique plutôt que celle du thriller. Avec comme narrateur l'assassin lui-même, car il a écrit ses Mémoires lors de son incarcération.

« J'effectuais des recherches sur les tueurs en série pour un scénario de fiction, raconte le réalisateur. Au fil de mes lectures, je suis tombé sur cette affaire aujourd'hui occultée.



J'ai trouvé le rapport de 700 pages des psychiatres qui ont pris en charge Bruno Reidal, agrémenté de photographies. Je suis allé aux archives municipales de Lyon pour consulter le fonds Alexandre Lacassagne, le pionnier de l'anthropologie criminelle qui a incité l'adolescent à rédiger son autobiographie. Onze carnets d'écolier de 28 pages chacun, que j'ai pu me procurer. »

Il s'est rendu sur le lieu des événements, survenus le 1^{er} septembre 1905 : Raulhac, un village auvergnat où il a débusqué la tombe

de la victime dans le cimetière. Il confie avoir été déçu en découvrant le profil passe-partout de Bruno Reidal, mineur lors de son arrestation : « 1,62 mètre, 50 kilos, apparence délicate, carrure faible, poitrine étroite, musculature grêle, corps maigre et chétif. » « C'était un garçon solitaire et introverti mais aux capacités intellectuelles supérieures à la moyenne, un premier de la classe, poli et sage, décrit Vincent Le Port. Il n'avait pas la tête de l'emploi ! Ce qui rend son passage à l'acte sidérant. Car il ne

s'est pas contenté de poignarder François Rouillac, il y avait une volonté d'annihilation totale. J'ai tenté de comprendre son geste. »

Né en 1888 dans une famille nombreuse et miséreuse, il vit avec des parents alcooliques et violents, est marqué par une scène banale dans le monde rural, le cochon qu'on égorge, au point de nourrir des idées noires dès l'âge de 6 ans. Taciturne, il refoule ses émotions et se réfugie dans la religion, au point de vouloir devenir prêtre. Mais cela ne calme pas ses désirs

inavouables, qu'il pense exorciser en se masturbant. Jusqu'au jour où il est violé à 12 ans par un berger. « Il n'a pas essayé de reporter la culpabilité sur qui que ce soit, souligne le cinéaste. Il n'a pas été jugé car déclaré fou, alors qu'il était pourtant très lucide... Interné à l'asile d'Aurillac, souffreteux et peut-être tuberculeux, il est mort à 30 ans. On sait aussi qu'il s'est évadé trois jours en 1913, mais il n'a pas récidivé. »

Tragédies humaines

Dans le rôle principal, Dimitri Doré distille une ambiguïté vénéneuse, sa voix cristalline et candide contrastant avec les tourments de son personnage. Qui opère une mise à nu en signant sa confession. « Dimitri a réussi à me faire éprouver de l'empathie à son égard et pénétrer sa mécanique fascinante et singulière, ce qui est perturbant », admet Vincent Le Port.

Il réfléchit à son prochain projet, encore la reconstitution d'un fait divers sanglant mais remontant cette fois au XIX^e siècle : « Un lynchage collectif survenu en France pendant la guerre contre la Prusse. Des gens bien sous tous rapports ont été emportés par la fureur... » Un attrait mortifère pour les personnages qui basculent dans l'horreur ? Il précise : « Je m'intéresse aux tragédies humaines, pas à la jouissance du mal. » ●

STÉPHANIE BELPÊCHE

De Vincent Le Port, avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent, Roman Villedieu. 1h41. Interdit aux moins de 16 ans. Sortie mercredi.

Durs mais beaux

Âpres et magnifiques, ces films méritent le détour.

■ « Bruno Reidal » : glaçant



Le film s'ouvre par une scène d'une violence inouïe, insoutenable : la mise à mort d'un enfant, massacré, décapité par un garçon frère. « Bruno Reidal » raconte l'histoire vraie de ce séminariste qui, en 1905, à 17 ans, s'est dénoncé après avoir tué un garçon de 12 ans. Fils de paysans du Cantal, Bruno Reidal a dû raconter sa vie à un criminologue et même l'écrire afin d'expliquer son geste. Interprété par un comédien bluffant venu du théâtre (Dimitri Doré), ce drame naturaliste et sans concessions remonte aux origines du mal. Saisissant et glaçant. **C.B.**

■ « Bruno Reidal », drame historique de Vincent Le Port, avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent... (1 h 41).

Bruno Reidal, paysan du Cantal, assassin ordinaire

CINÉMA Vincent Le Port filme l'histoire vraie d'un jeune homme en proie à des pulsions meurtrières. Un premier long métrage de très belle facture.

Bruno Reidal. Confession d'un meurtrier, de Vincent Le Port, France, 1h41

Le 1^{er} septembre 1905, un jeune paysan séminariste de 17 ans est arrêté pour le meurtre d'un enfant de 12 ans. Un meurtre commis de sang-froid. Son forfait accompli, l'assassin se livre à la gendarmerie. L'affaire fait grand bruit dans les journaux de l'époque. L'atrocité du crime – la décapitation au couteau –, l'âge des protagonistes, le mutisme de l'assassin... Son cas est alors confié au professeur Lacassagne, médecin légiste, fondateur de l'école lyonnaise de la criminologie moderne, qui suggère à Bruno Reidal d'écrire sa vie, sans rien omettre.

C'est à partir de ces écrits trouvés dans les archives de Lacassagne que Vincent Le Port a construit son film. Des confessions qui laissent entrevoir l'intelligence de ce jeune paysan, son goût pour la lecture, sa fascination, son rapport mystique à Dieu et à la religion, la violence des liens intrafamiliaux, la rudesse du monde paysan, sa condition sociale. Reidal est un

petit paysan qui regarde, avec envie, avec amertume, nous ne le saurons jamais, les autres séminaristes, beaux jeunes hommes élégants issus des rangs de la petite bourgeoisie provinciale, quand lui marche dans des sabots rembourrés de paille.

UNE VIE FAITE D'INTERDITS ET DE DESIRS EMPÊCHÉS

Le film est d'une grande pudeur et, pourtant, rien ne nous est caché, ni du geste criminel ni de cette confession portée par la voix off de celui qui incarne Reidal à l'image, Dimitri Doré, au jeu minimaliste fascinant. Les plans sur des paysages aux couleurs chaudes contrastent avec la noirceur des intérieurs miséreux des paysans, ces maisons au sol en terre battue, sans fenêtres pour mieux se protéger du froid. Le lieu du crime même est d'une beauté apaisante qui se heurte à la violence du geste meurtrier. Le réalisateur suit à la lettre le récit de Reidal, sa scolarité rythmée par les travaux à la ferme ; sa réussite scolaire et les frustrations qu'elle provoque ; sa ferveur religieuse où la vie et le péché se confondent. La vie de Bruno Reidal est une vie faite d'interdits, de desirs empêchés, de pensées sombres, noires, cruelles

et terribles qui vont le conduire à commettre l'irréparable.

Il y a quelque chose d'envoûtant dans le filmage de Vincent Le Port. La beauté de cette nature primitive filmée évoque des tableaux de maîtres. Les compositions de groupes, au sein de l'école, de la ferme familiale, ces reconstitutions des cartes postales d'antan en noir et blanc, témoignages précieux même si scénarisés qui nous sont parvenus, s'approchent au plus près de la condition des paysans d'alors. Le film est dominé par le poids de l'Église, de ses commandements aussi stricts que des coups de trique, auxquels voudrait se soumettre Bruno Reidal. Mais, aux prises avec ses pulsions meurtrières et sexuelles, il est impuissant à les contenir. Le film ne juge pas. Il nous permet de comprendre combien la frontière est ténue entre folie et normalité. L'itinéraire de Bruno Reidal est bien celui d'un enfant qui n'a pu lutter contre ses démons. Ses aveux disent la violence intérieure, ce glissement progressif vers la folie. Ils racontent une société corsetée par des dogmes religieux incapables d'entendre la douleur et la détresse de ses enfants. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH



Dimitri Doré, dans le rôle du tueur, fascine par son jeu minimaliste. CAPRICE FILMS

♥♥♥ Bruno Reidal, confession d'un meurtrier

Drame historique français par Vincent Le Port, avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent, Roman Villedieu (1h41).

La suite après la publicité



Sous l'ombre de Robert Bresson et de René Allio (« Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère »), le film relate l'histoire authentique d'un jeune paysan et séminariste écorché pour le meurtre par décapitation d'un gamin de 12 ans, en 1905, dans le Cantal. La boucherie s'effectue hors champ, le sang éclabousse sa chemise, il se livre, mais n'éprouve aucun remords. Interrogatoires d'experts médico-légaux, (splendide) lecture des écrits de l'indéchiffrable Reidal en voix off, réminiscences de ses pulsions meurtrières, de ces masturbations contre lesquelles il lutte en vain, des interdits qui le cernent. Avec ce premier long-métrage étourdissant de sang-froid et d'intelligence, Le Port soigne ses cadres, recourt au flashback, contraint son réalisme à l'austérité, ne cherche rien d'autre que de rendre toutes ses raisons à ce crime atroce. Et y parvient aussi grâce à Dimitri Doré, traversé par une grâce butée. **S. G.**

«Bruno Reidal», confession d'un meurtrier

L'histoire vraie d'un jeune séminariste ayant sauvagement assassiné un enfant dans le Cantal au début du XX^e siècle.

Bruno Reidal ★★★
de Vincent Le Port
Film français, 1 h 40

Le 1^{er} septembre 1905 à Raulhac dans le Cantal, un jeune paysan de 17 ans se constitue prisonnier après avoir sauvagement assassiné et décapité un enfant de 12 ans. Ce meurtre fait grand bruit à l'époque. D'abord en raison de la personnalité de son auteur, élève au petit séminaire de Saint-Flour, alors que la France est en pleine séparation des Églises et de l'État. Ensuite par le caractère violent et brutal de cet acte, perpétré sans raison apparente. Bruno Reidal refuse d'expliquer son geste mais s'estime «*ni fou, ni criminel*». L'affaire est confiée à l'expertise d'un psychiatre, le professeur Lacassagne, qui demande au jeune homme de faire par écrit le récit de sa vie.

Ce sont ces «*mémoires*» retrouvés dans les archives que le réalisateur Vincent Le Port nous donne à voir et à entendre dans ce premier film impressionnant repéré à la Semaine de la critique, lors du dernier Festival de Cannes. Dans son dépouillement formel et la froideur clinique et parfois bru-



Le personnage complexe de Bruno Reidal est magnifiquement interprété par Dimitri Doré (à droite). Capricci

talement du récit, le film rappelle *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...* de René Alлио (1976), autre fait divers sanglant de la France rurale du XIX^e siècle ayant inspiré un livre au philosophe Michel Foucault. Mais, à la différence de ce dernier, Bruno Reidal n'invoque pas Dieu pour justifier son geste. Seulement cette pulsion criminelle associée à une jouissance sexuelle contre laquelle il a essayé de lutter toute son enfance avant de chercher à

s'en délivrer en passant à l'acte.

De sa voix étonnamment douce dans un corps chétif, le jeune homme fait remonter avec une grande lucidité les épisodes traumatiques de son enfance. Une mère dure et à la main leste, un cochon qu'on égorge donnant lieu à une célébration, le viol à 10 ans par un berger qui lui fait découvrir la masturbation. Tout se mélange dans la tête de ce garçon solitaire et taiseux, qui excelle à l'école mais rêve en secret de faire souffrir les élèves mieux dotés physiquement et socialement que lui.

Le réalisateur ne cherche pas pour autant à analyser les ressorts psychologiques de son geste, plutôt à faire entendre sans jugement la part de souffrance et donc d'humanité de ce jeune paysan magnifiquement interprété par Dimitri Doré, «*épouser l'horreur pour la réfléchir sans forcément la comprendre*», explique Vincent Le Port. Jusqu'au malaise.

Céline Rouden

Et aussi...

Bruno Reidal

En 1905, un jeune paysan du Cantal décide à vouer sa vie à Dieu qui s'est mué en monstre sanguinaire, décapitant sans raison apparente un gamin de 12 ans. Vincent Le Port s'empare de ce fait divers pour signer une œuvre aussi puissante dans sa maîtrise que dans sa brutalité. 1 h 41.

« Bruno Reidal », petit paysan, séminariste et tueur

Premier long-métrage de Vincent Le Port sur le destin du meurtrier Bruno Reidal, personnage ayant existé. Un film sec et splendide

Un jour de septembre 1905, dans le Cantal, Bruno Reidal, séminariste, se rend aux autorités. Il dit avoir tué François Raulhac, un enfant de 12 ans. Lui-même n'a que 17 ans. Il a non seulement ôté la vie du petit garçon, mais il l'a également décapité. La violence de son acte sidère. « Je ne suis pas fou », assure-t-il aux médecins qui lui font face et veulent comprendre son geste. « Nous ne sommes pas vos juges », disent-ils à Bruno Reidal qui par ailleurs a la réputation d'être intelligent et travailleur. Ils lui demandent de relater sa courte existence. Le plus honnêtement du monde, le jeune homme se raconte. Comme il a du mal à s'exprimer, il écrit. Son récit est d'une sensibilité âpre et d'une par-

faite franchise. Si son enfance n'a pas été des plus faciles, elle ressemble au départ à celle d'un petit paysan français du tout début du XX^e siècle.

Une éclatante force

Bruno est le septième d'une fratrie de huit. Attaché à son père qui est instruit et alcoolique, et qu'il perd quand il a 10 ans. Redoutant sa mère qui est violente et peu aimante. Il grandit en secret, silencieux, solitaire, mais érudit et croyant. Il observe ses camarades, aime les contempler, rêve de les saigner comme il l'a vu faire à la tue-cochon. Ses fantasmes sexuels lui font peur. Il lutte jusqu'au jour où il cède à sa pulsion morbide. D'une voix à la douceur monocorde, l'acteur Dimitri Doré

qui interprète Bruno Reidal fait entendre ce destin singulier et bien réel. Pour son premier long-métrage, Vincent Le Port est allé aux archives fouiller dans les papiers de Lacassagne, le médecin qui a recueilli la confession de Bruno Reidal et que joue Jean-Luc Vincent. Le réalisateur adopte la rigueur du texte qui pour être policière n'en possède pas moins une éclatante force. Son film est d'une beauté aiguë qui mêle la sauvagerie de l'acte et la splendeur de la nature, l'atrocité du meurtre et la fragilité de l'enfance.

S. A.

« Bruno Reidal, confession d'un meurtrier », de Vincent Le Port. Avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent. Durée : 1 h 41. En salle mercredi.



Dimitri Doré incarne Bruno Reidal d'une voix à la douceur monocorde. LES BOOKMAKERS

« Bruno Reidal, confession d'un meurtrier » : Une plongée

glaçante dans la tête d'un tueur

FAIT DIVERS Vincent Le Port frappe fort avec son premier long-métrage inspirée de l'histoire vraie d'un tueur d'enfant, « Bruno Reidal, confession d'un meurtrier », en salle ce mercredi



Caroline Vié



Publié le 22/03/22 à 21h05 — Mis à jour le 22/03/22 à 21h05



Dimitri Doré dans « Bruno Reidal » de Vincent Le Port — The Bookmakers/Capricci

- En 1905, un séminariste de 17 ans décapite un garçonnet.
- « Bruno Reidal, confession d'un meurtrier » s'inspire des mémoires du véritable tueur pour tenter d'expliquer son geste.
- Ce film âpre, découvert à la Semaine de la critique du Festival de Cannes, constitue un véritable choc pour le spectateur, notamment grâce à la prestation de Dimitri Doré.

Attention film choc ! *Bruno Reidal, confession d'un meurtrier* (<https://www.20minutes.fr/arts-stars/cinema/3239059-20220221-bruno-reidal-2021>) de Vincent Le Port n'est à mettre devant tous les yeux. L'histoire d'un séminariste de 17 ans qui a décapité un gamin de 12 ans en 1905 laisse le spectateur dans un état de sidération avancée. Le **Semaine de la Critique 2021** (https://www.20minutes.fr/dossier/semaine_de_la_critique) a fait très fort en sélectionnant ce film intense porté par **Dimitri Doré** (<http://www.agencesartistiques.com/Fiche-Artiste/730407-dimitri-dore.html>), un jeune acteur dont le regard torturé hante durablement.

S'inspirant des mémoires du vrai Bruno Reidal, ce récit d'une incroyable âpreté évoque des cinéastes comme **René Allio** (<http://cinema.encyclopedie.personnalites.bifi.fr/index.php?pk=13500>), **Robert Bresson** (<https://www.20minutes.fr/cinema/51538-20050427-cinema-bresson-cineaste-modele>) ou **Michael Haneke** (<https://www.20minutes.fr/cinema/2140783-20171003-video-michael-haneke-si-coupait-internet-demain-fin-monde>) pour brosser le portrait d'un adolescent frappé de déraison. Rarement un film avait plongé avec une telle acuité dans la psyché d'un sociopathe incapable de résister à l'appel de la violence. La beauté brute des paysages du Cantal renforce l'impression d'isolement qui se dégage de ce jeune homme dont Vincent Le Port suit le destin avec une sobriété glaçante. *Bruno Reidal* révèle deux artistes, un cinéaste et un comédien à suivre, en proposant un voyage du côté obscur de l'être humain. La virtuosité de Dimitri Doré dans le rôle-titre fait qu'on ne peut que penser déjà à lui pour les César 2023.

Le coup de cœur

Bruno Reidal*

Ce premier film ausculte les pulsions criminelles d'un jeune paysan au début du siècle dernier. Magistral.

Avec *La bête humaine*, Zola voulait prouver que le désir de meurtre était une pulsion incontrôlable d'origine naturelle. C'est le même socle philosophique qui porte ce premier film choc sur un adolescent criminel en France au début du xx^e siècle, inspiré d'un fait divers. Des premiers désirs de sévices à l'exécution d'un enfant, on suit ce chemin de peine à travers une confession aux accents bressoniens. Homosexualité refoulée, misère sociale, mais aussi un viol : tout nourrit une folie ontologique qui cherche à se racheter dans la ferveur religieuse. Les jeunes acteurs qui jouent Bruno à différents âges sont remarquables. Et la mise en scène picturale et ultra-précise éblouit par sa virtuosité. Un film qui hante longtemps. **E.B.**

(*) De Vincent Le Port, avec Dimitri Doré, Roman Villedieu, Alex Fanguin, Jean-Luc Vincent... En salle le 23 mars.



Dimitri Doré, l'un des trois acteurs incarnant Bruno Reidal

92

2 /

GUIDE

Cinéma

Moi, Bruno, ayant égorgé un enfant

Vincent Le Port porte à l'écran le parcours d'un jeune homme du Cantal qui commit un meurtre de sang-froid au début du xx^e siècle.

Le 1^{er} septembre 1905, un séminariste de 17 ans, Bruno Reidal, est arrêté pour le meurtre d'un enfant de 12 ans par décapitation au couteau, perpétré avec un sang-froid terrible dans une forêt du Cantal. L'affaire fait grand bruit dans la presse et l'opinion. Le plus célèbre criminologue du moment, le professeur Alexandre Lacassagne, s'empare du cas, qu'il examine et caractérise comme du « sadisme sanguinaire congénital ». L'examen médical établit le profil suivant : corps maigre et chétif, légèrement voûté, la tête inclinée sur la poitrine et penchée du côté droit, concluant à un développement physique retardé. C'est pourtant un enfant doté de capacités intellectuelles supérieures, qui excelle à l'école et s'est destiné à une éducation catholique au séminaire afin, croyant fidèle, de devenir prêtre. L'adolescent est solitaire, peu sociable, mais son érudition lui vaut le surnom de « philosophe » de la part de ses camarades.

Pour mieux comprendre ce geste d'une grande sauvagerie qu'il a du mal à saisir, Alexandre Lacassagne demande à Bruno Reidal de relater sa vie dans un mémoire, depuis son enfance jusqu'au

jour du crime. En trouvant ce manuscrit dans les archives, Vincent Le Port, jeune cinéaste de 33 ans formé à la Fémis, a l'idée d'en faire son premier film. Construite en flash-back, la narration, très simple, part des interrogatoires de Bruno Reidal par Alexandre Lacassagne, pour suivre l'itinéraire d'une vie, reprenant généralement les termes de l'autobiographie du jeune homme. Il est le septième enfant d'une fratrie de huit. Son père est un paysan instruit, cochoch dans la cour de la ferme. Bruno suit des études brillantes au séminaire. Cependant, des fantasmes l'habitent : la pulsion homosexuelle sadique d'humilier ceux qu'il admire en les saignant au couteau. La lutte intérieure pour maîtriser ses pulsions est incessante durant quelques années, jusqu'au passage à l'acte. Ce « mal qu'il porte en lui » est à la fois réfréné et relancé par sa « frénésie masturbatoire ». En une belle journée de l'été 1905, Bruno cède à la « rage tentatrice ». Il pense égorgé un jeune homme de son âge dont il est amoureux mais, lâchement, se rabat sur François, un enfant de 12 ans qu'il connaît à peine. Aussitôt le meurtre commis, Bruno se livre à la police. Il attendait la jouissance d'une libération, il ne ressent que poids de la faute et culpabilité.

Se contenir pour devenir adulte

Le premier intérêt du travail de Vincent Le Port est d'incarner ce destin : l'affaire Reidal devient, grâce à la caméra, l'histoire « de » Bruno Reidal. Le film ne fait pas de l'adolescent un coupable ou une victime, ni un martyr de son temps. Il n'oublie jamais que la vraie victime est François ; mais l'œuvre induit une impression de trouble, celle que ressentit Lacassagne lui-même. Comme si Bruno était à la fois l'acteur et le spectateur de sa vie et de son acte, joué par un jeune acteur – impressionnant Dimitri Doré – qui semble d'autant plus impassible qu'il est tourmenté et peut parler cliniquement de ses obsessions. Le film choisit un point de vue qui retrace moins le regard de Bruno que celui d'un spectateur assis avec lui, sur un banc de sa classe, sur son lit de dortoir, à sa table familiale, devant un paysage qu'il observe, et qui parviendrait à nous faire ressentir ses visions, ses sensations et ses sentiments.

L'autre force du film consiste à nous faire entendre le texte de Bruno Reidal, mémoire fascinant qui le rend si humain tout en préservant son inson-

dable mystère : le récit littéraire s'associe à une auto-analyse aigüe révélant avec lucidité la souffrance d'un combat perdu d'avance face aux pulsions, aux angoisses, aux peurs et aux fantasmes. La pensée est rigoureuse, la conscience des faits et gestes témoigne d'une logique impeccable. Le jeune homme ne cesse de lutter contre ce qui gît au fond de lui, dont il ne peut se débarrasser.

L'histoire de Bruno Reidal devient celle d'un enfant qui a tenté de se contenir pour devenir adulte, d'être « normal », mais n'y est pas parvenu. Devenu « infâme », il a perdu cette vie espérée, qu'il n'investira jamais, mais a gagné une existence de papier. Et dorénavant de film. ■

Antoine de Baecque

Pour nos abonnés

MARDI 3 MAI

20 HEURES

capricci

Bruno Reidal

de Vincent Le Port

Projection suivie d'une discussion avec **Antoine de Baecque**, critique et historien du cinéma et Vincent Le Port, réalisateur.

50 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription : privilège

-abonnes@histoire

.presse.fr

Cinéma Le Champ, 51, rue des Écoles, 75005 Paris

www.cinema-lechampo.com

À VOIR

Bruno Reidal V. Le Port, en salles.

Nazis : la dernière génération

Ce documentaire posthume de Luke Holland montre les souvenirs des jeunes Allemands du III^e Reich. Glaçant.

A partir de 2008, le documentariste Luke Holland commence à interviewer la dernière génération vivante d'Allemands ayant vécu sous le Troisième Reich. Ce sont des citoyens ordinaires, passés par les organisations de jeunesse nazies puis membres de la SS, combattants de la Wehrmacht, gardiens de camps, témoins civils. Luke Holland a appris tardivement qu'il était juif et que ses grands-parents étaient morts pendant la guerre. Durant dix années, il réalise trois cents entretiens et visionne des centaines de documents. Avec ce matériau, il monte *Le Dernier Témoignage*, avant de mourir en juin 2020.

Se fonder dans la masse

Le document est brut. Des dizaines de vieillards, hommes et femmes, vivant dans des maisons petites-bourgeoises au canapé à fleurs et au jardin propre, se remémorent, à peine gênés, les années nazies. Celles de leur jeunesse, des assemblées où ils s'amusaient, jouaient, défilaient. Les chants étaient antisémites mais les paroles comptent peu quand la musique est vive et reprise en chœur par les copains et les copines. Les témoins plongent dans leurs papiers personnels qui illustrent leur fierté d'avoir été utiles à la société, d'avoir fait une carrière, même modeste, d'avoir réussi leur vie.

Quelques-uns s'interrogent, mais à peine, sur le contenu de ces mots et de cette existence d'époque. La défaite, ils la vivent cruellement, en jeunes Allemands surpris par ce retour de réel inattendu qui met à bas l'édifice auquel ils adhèrent sans question. Ensuite, ils s'adaptent, se fondant dans la masse, la plupart ont vécu sans se poser de questions. Ce sont leurs enfants qui, découvrant les papiers des années nazies, demandent des comptes, occasion d'une tardive prise de conscience, que le film montre en confrontant les souvenirs si nostalgiques aux images d'archives de la violence.

Le Dernier Témoignage montre comment des êtres humains ont pris part

Pour nos abonnés

MARDI 12 AVRIL

20 HEURES

al bai

Le dernier témoignage

de Luke Holland

Projection suivie d'une discussion avec **Antoine de Baecque** et **Johann Chapoutot**, historien et spécialiste du nazisme.

50 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription : privilège

-abonnes@histoire

.presse.fr

Cinéma Le Champ, 51, rue des Écoles, 75005 Paris

www.cinema-lechampo.com

L'HISTOIRE / N°454 / AVRIL 2022



TROISCOULEURS

Journal cinéphile, défricheur et engagé, par **m2** -----> n°187 / AVRIL 2022 / GRATUIT

VINCENT LE PORT

Un grand cinéaste sort de l'ombre
+ violence et cinéma : entretien croisé avec Gisèle Vienne

MONIA CHOKRI
« Je voulais que l'idée de l'horreur vienne du regard des femmes »

KERVERN & DELÉPINE
« On est des boomers, on ne pourra jamais s'en dépêtrer »

GASPAR NOÉ
Il broie notre petit cœur avec *Vortex*, grand film sur la vieillesse



ÉDITO

Soyons clairs, on n'a pas fait le choix d'une couv qui francherait avec l'ambiance anxiogène de l'époque. Surgi de l'obscurité, voici Vincent Le Port, révélation du Festival de Cannes l'an dernier avec *Bruno Reidal*. Confession d'un meurtrier. Une plongée sidérante dans la psyché d'un assassin d'enfant, dans le Cantal, en 1905, quelque part entre Robert Bresson (pour la rigueur implacable de la mise en scène), Claude Chabrol (pour l'étude froide du mal) et Marcel Pagnol (pour la peinture rocailleuse de

la ruralité du début du 20^e siècle). C'est un film difficile, d'abord parce qu'il nous place du côté du meurtrier : adapté d'un fait divers, il est construit à partir des Mémoires que le fumeur, un séminariste de 17 ans, a écrits à la demande de ses médecins. Difficile aussi parce qu'il mêle la douceur (les paysages de nature en été, la voix fluette du héros) et la brutalité pour saisir le mal à hauteur d'enfant : le protagoniste apparaît successivement à l'âge de 6, 10 et 17 ans — un gouffre vertigineux rarement exploré par le cinéma naturaliste. Difficile encore parce qu'il nous confronte à un être qui est à la fois monstre et victime, pris dans une lutte contre ses pulsions. Pour mieux aborder cette œuvre passionnante, nous

avons montré à la metteuse en scène Gisèle Vienne, qui ne cesse d'explorer la violence dans ses pièces radicales, et qui sort ce mois-ci une version cinématographique de l'une d'elles, *Jerk* — sur l'histoire vraie d'un Américain ayant assassiné vingt-huit adolescents dans les années 1970. Comment filmer le mal ? Que faire des monstres parmi nous — s'ils existent ? Et quelle violence dans le regard de l'artiste, et du spectateur ? Autant de questions qui éclairent notre époque et auxquelles ces deux grands artistes nous offrent de réfléchir.



En bref



LES NOUVEAUX



Dans le captivant *Bruno Reidal*, *Confession d'un meurtrier* de Vincent Le Port (lire p.18), l'acteur de 24 ans fascine dans le rôle d'un paysan solitaire qui lutte contre ses pulsions morbides. Aux antipodes de ce personnage, Dimitri Doré nous est apparu solaire, enjoué — et prêt à imposer son style, décalé.

Il arrive vers nous souriant, malicieux aussi, attirant notre attention sur son tee-shirt, sur lequel est inscrit le mot « démon ». Une subtile référence à son personnage d'assassin. Dans le film — son tout premier —, le contraste entre sa voix fluette, son visage d'enfant et l'atrocité de son geste est saisissant. En lui parlant, on se rend compte que l'acteur cultive son originalité pour en faire une force. Né en Lettonie en 1997,

il a grandi en admirant des comédiens d'un autre temps : Jacqueline Maillan, Annie Girardot... Il nous en cite une bonne pelletée, avec un air émerveillé (et un sacré don d'imitation). Après une option théâtre au lycée, il a suivi des cours à l'école de théâtre parisienne L'Éponyme, où il a été repéré par le metteur en scène Jonathan Capdevielle qui l'a engagé pour *À nous deux maintenant*. Du cabaret, du théâtre, du ciné, de l'opéra (avec Michel Fau), du transformisme... À 24 ans, Dimitri Doré expérimente tout (« il manque la télévision »), avec une gouaille et une extravagance vintage, rappelant les personnages d'Arletty. On a hâte de voir se déployer son talent protéiforme.

Bruno Reidal, *Confession d'un meurtrier* de Vincent Le Port, Capricci Films (1h41), sortie le 23 mars



JOSEPHINE LEROY

Photographie : Julien Liérand pour TROISCOULEURS

2



« Bruno Reidal. Confession d'un meurtrier » — Cinéma

VINCENT LE PORT ESPRIT SAUVAGE

Ça a été l'un des chocs du festival de Cannes 2021. Présenté à la Semaine de la critique, *Bruno Reidal. Confession d'un meurtrier* de Vincent Le Port porte à l'écran les Mémoires d'un jeune paysan du Cantal ayant commis un meurtre affreux au début du ^{xx}e siècle. Avec sa mise en scène franchante et ses décors bucoliques, le film pose la question des limites de l'empathie en nous immergeant dans le passé de ce personnage névrosé. Une entreprise délicate menée avec maestria par le Breton Vincent Le Port, qui sort enfin de l'ombre et dont on parie qu'il deviendra l'une des grandes figures du cinéma français dans les prochaines années. Portrait.



JOSÉPHINE LEROY

Photographie: Mien Linnert pour TROISCOULEURS

Il faisait un temps doux quand on a découvert Bruno Reidal. Confession d'un meurtrier l'année dernière. Dans cette atmosphère légère, on n'était clairement pas préparé à la secousse à venir. Ça commençait pourtant calmement: plongé dans le noir du générique d'ouverture, on entend des oiseaux roucouler et des cloches d'église sonner. Un dernier nom défile et on se retrouve brusquement dans une forêt, face à un jeune homme taché de sang. La caméra l'observe de près en contre-plongée. À force de petits bruits secs, on devine qu'il s'acharne cruellement sur sa victime, abandonnée à son sort dans un hors-champ... Tiré des Mémoires écrites par un criminel du tout début du ^{xx}e siècle, le film détricote le passé et la personnalité de ce dernier, sans cesse soumis à la tentation du crime, et interroge sur ce qui fait qu'un individu succombe à ses plus mauvais penchants. Derrière la caméra, Vincent Le Port, 36 ans, n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà signé plusieurs courts et moyens métrages et un long métrage inédit en salles, tous plus cryptiques, captivants, obsédants les uns que les autres — on avait notamment été foudroyé par son moyen métrage *Le Gouffre*, prix Jean-Vigo en 2016.

L'AVENTURIER

Quand on le rencontre dans le quartier de la gare Montparnasse, à Paris — juste avant qu'il ne chope son train pour retourner chez lui, dans une ancienne ferme située dans la commune normande de Mortagne-au-Perche, où il fait pousser des légumes et élève des poules —, sa grande et mince silhouette est enveloppée d'un sweat à capuche vert sapin, tandis que son sac à dos de rando et son visage un peu creusé lui donnent des airs d'ado en fugue. Des détails qui s'accordent bien à l'esprit verdoyant de plusieurs de ses films. On pense à son génial court expérimental *La Marche de Paris à Brest** (2021), hommage au film *München-Berlin Wanderung* réalisé en 1927 par le peintre et cinéaste allemand Oskar Fischinger. Sur le modèle de son prédécesseur, Vincent Le Port a fait le trajet Paris-Brest (à la place de Munich-Berlin) à pied pendant un mois et a filmé son périple avec sa caméra Super 8: « Je voulais prendre des chemins de traverse, filmer les vaches, les gens, la nature, que tout participe d'un même élan vital. » Le résultat, condensé sur sept minutes, est à la fois étrange et

* Le film sera diffusé gratuitement sur m2couleurs.com du 24 au 31 mars.

palpitant. « J'ai du mal à filmer la ville. Je me retrouve assez dans ce que dit Bruno Reidal dans ses *Mémoires*, quand il parle du fait qu'il préfère mille fois observer un ciel étoilé qu'aller au théâtre. Et, chez moi, il y a un côté un peu ermite à la Walden ou la Vie dans les bois [paru en 1922, ce pamphlet libertaire de l'écrivain américain Henry David Thoreau prône un retour à la nature, ndlr]. » Dans sa filmo, on remarque la tendance du cinéaste à aller chercher les décors atypiques – lui-même a grandi dans une cité-dortoir à Saint-Grégoire, en Bretagne. Une mine de soufre abandonnée sur la cordillère des Andes et située à plus de 4 000 mètres d'altitude dans *Danse des habitants invisibles de la Casapalida* (2010); un souterrain hanté dans les paysages macabres du Finistère dans *Le Gouffre* (2016) ou encore un rond-point perdu au milieu d'une zone commerciale dans *Dieu et le raté* (2017). L'attirance du cinéaste pour le sauvage, les coins reculés ne l'empêche pas de rechercher une fusion collective.

La Fémis, Vincent Le Port a créé avec des camarades (les cinéastes Roy Arida, Louis Tardivier et Pierre-Emmanuel Urcun) le collectif Stank. Tous s'entraident, en échangeant les postes au montage, à la régie, à la réalisation, à la prod... « Avec Stank, on avait envie de casser un peu les hiérarchies qui peuvent exister dans ce milieu. Ça peut m'arriver par exemple de vider les toilettes sèches sur un tournage. Ça donne aussi un truc joyeux, une sorte d'émulation. » Vincent Le Port a besoin de ce type d'expérience pour sortir de sa coquille. Un peu comme Bruno Reidal – on vous rassure, le parallèle s'arrête là –, le réalisateur est au fond un grand solitaire. « Je pense que le cinéma me permet d'être un peu moins hermétique que ce que je pourrais naturellement être. Sans ça, je pense que je pourrais rester seul à la campagne avec mes poules. » Il y a quelque chose de pascalien chez Vincent Le Port, une conscience aigüe des pièges que peut tendre la modernité, qui rejoint en un sens le motif de la spiritualité qui irrigue sa filmo.



COMMUNION

Dimitri Doré, l'acteur principal de Bruno Reidal (lire p. 12), se souvient d'un tournage bizarrement très amusant, où le rire permettait à chacun de relâcher la pression. Au moment de filmer une séquence dans une église, l'équipe a mis « Like a Prayer » de Madonna à fond. Hormis les acteurs, la plupart des membres de cette équipe se connaissaient déjà bien. En 2012, deux ans après être sorti de la section réalisation de

NOIRS DÉSIRS

Dans le long métrage documentaire *Dieu et le raté*, Vincent Le Port suit un sans-domicile-fixe (qui a choisi ce mode de vie) tentant de trouver un sens à sa vie en se réfugiant dans la religion chrétienne et en prêchant le message de Jésus-Christ. Bruno Reidal s'inscrit quant à lui au séminaire pour canaliser ses pulsions meurtrières. Dans *Le Gouffre*, une petite fille sourde est attirée vers un souterrain à l'entrée duquel une sta-

tue de saint Marc – guérisseur des sourds et muets – trône. Dans tous les cas, une même conclusion : la religion n'est d'aucun secours pour réparer ces êtres, dont le jusqu'au-bouffisme estomaque toujours. « Ce qui m'intéresse, c'est le côté exacerbé de l'humain, dans ce qu'il peut avoir de beau comme de moche. » Il nous a confié que le premier film qui lui avait fait un effet physique fort, c'était *Mort à Venise* de Luchino Visconti, qu'il a vu à 7 ans. « J'ai eu le ventre noué, j'étais complètement fasciné, et en même

temps je ne comprenais pas les sous-entendus. C'est un film chargé d'un truc un peu poisseux, à la fois érotique et funèbre. Ça n'est pas sans rapport avec Bruno Reidal [dont le héros associe désir de décapitation et masturbation frénétique, ndlr]. » Après cette expérience, Vincent Le Port compte prendre une pause bien méritée, même s'il a déjà en tête quelques idées de films, dont « une comédie noire apocalyptique ». On imagine bien ce cinéaste secret écrire sur la fin du monde au milieu de son poulailler.



Le film interroge sur ce qui fait qu'un individu succombe à ses plus mauvais penchants.

REGARDER LA VIOLENCE



« Matérialiser par le cinéma quelque chose qui nous fait peur permet d'en comprendre les mécanismes. »

Gisèle Vienne

VINCENT LE PORT & GISÈLE VIENNE

Metteuse en scène et plasticienne (L'Étang, Crowd...), Gisèle Vienne vient au cinéma avec Jerk, où l'on assiste au one-man-show d'un tueur ventriloque dans l'un des films d'horreur les plus glaçants, méta et inventifs de ces dernières années. Quant à Vincent Le Port, il signe avec Bruno Reidal. Confession d'un meurtrier, un premier long passionnant sur la confession d'un jeune séminariste assassin. Leurs films mettent en scène le récit de soi de meurtriers et s'interrogent. Que faire

de ces autobiographies de la violence ? Pourquoi les représenter ? Et comment se place-t-on, comme artiste ou comme spectateur, face à elles ? Entretien croisé.

À quel point vos assassins sont-ils emportés par leur propre récit autobiographique ?
Vincent Le Port : Le vrai Bruno Reidal a couvert onze cahiers d'écolier. Au début, c'est très scolaire, il parle de ses parents, de sa famille. Et petit à petit, on sent vraiment la naissance d'un écrivain. On sent qu'à un moment il écrit par pur plaisir, il trouve son style. À un tel point que, sur son dernier carnet, il a déjà tout raconté sur son meurtre (celui d'un enfant de 12 ans dans la forêt de Rouillac, dans le Cantal, ndlr), mais il continue. Il écrit de plus en plus serré, avec de moins en moins d'interlignes. On comprend que ce qu'il formule, c'est le désir d'écrire.
Gisèle Vienne : Jonathan Capdevielle incarne David Brooks (complice des meurtres de vingt-huit adolescents dans le Texas des années 1970, ndlr) avec ses marionnettes figurant les complices et les victimes du criminel. Brooks se noie dans son récit qui

réitère ces expériences traumatisantes. Bernard Rimé, chercheur en psychologie, m'a raconté qu'il y a un préjugé sur les vertus nécessairement thérapeutiques de la répétition du récit : celui-ci ne permettrait pas forcément de résorber les traumas. Selon la manière dont on parle et accompagne la parole, raconter peut aussi plonger davantage dans la douleur traumatique.

Vincent, votre film s'inspire des Mémoires de Bruno Reidal. Par quels sentiments êtes-vous passé à la première lecture de ce texte ?
V.L. : J'ai d'abord lu le rapport des médecins, qui était distant, froid, analytique. J'ai ensuite découvert le texte des Mémoires, et là j'ai eu un coup de foudre littéraire. Par rapport au personnage lui-même, c'est très intéressant sur les déterminismes. Ce gamin a tout un contexte autour de lui de restriction du corps, de la sexualité. Il évolue dans un milieu très masculin, dans une violence symbolique représentée par la religion. Ses pulsions de mort arrivent quand il a 5 ans : forcément il y a des choses qui l'ont conditionné avant, mais il reste pour moi un mystère au-delà de ces constructions sociales. Il me semble qu'on n'est pas juste de la glaise qu'on façonne. On a tous en nous quelque chose qui fait qu'on n'est pas interchan-

geable. Et ça, d'où ça vient ? Ce personnage m'a mis devant ce mystère.
G.V. : C'est difficile pour moi de croire au mystère dont tu parles, l'ordre en place cultive ces mystères, pour son propre maintien. Rendre la violence mystérieuse, c'est aussi naturaliser et invisibiliser les rapports de domination qui nous poussent à interioriser l'ordre en place. Comme les serial killers sont en majorité des hommes, ça voudrait dire que par nature les hommes sont plus violents que les femmes, la violence fait partie de la construction de la masculinité qui n'est pas naturelle mais culturelle, et qui n'a pas avec les sexes. Dans son livre *Violence. A micro sociological theory* (Princeton University Press, 2009, non traduit en français, ndlr), le sociologue Randall Collins explique qu'à la base un humain a une difficulté très grande à taper un autre humain. Donc qu'est-ce qui l'amène à taper, à tuer ? Dans ce que j'ai lu et compris, il s'agit d'un processus de désensibilisation, voire d'anesthésie sensorielle. Dans ce qui est intrinsèque à la construction de la masculinité, le manque plus ou moins développé d'empathie permet déjà l'ascension sociale. Ensuite, dans les cas extrêmes, pour quoi est-ce qu'on arrive à tuer quelqu'un ? Il s'agirait du résultat de la mise en place de mécanismes de désensibilisation maximale

— soit à la suite d'entraînements spécifiques, soit à la suite de vécus violents qui auraient provoqués une anesthésie sensorielle pour des raisons de survie. C'est bien plus le développement de ma compréhension de la violence, et de ses mécanismes qui la rendent possible, qui m'intéresse, que son mystère.

Gisèle, au départ, « Jerk » est une nouvelle de l'écrivain Dennis Cooper, inspirée par une histoire vraie, que vous avez adaptée sur scène et dont vous avez tiré une pièce radiophonique. Quel regard nouveau le cinéma lui a-t-il apporté ?

G.V. : Dans la nouvelle de Dennis Cooper (extraite du recueil *Un type inmonde*, POL, 2010, ndr), la question du cinéma est omniprésente. La violence passe par le cinéma même : les protagonistes tournent des *snuff movies*, en massacrant des adolescents. Et la première des violences, c'est leur regard désincarnant : ils ne considèrent plus leurs victimes comme des êtres, ils leur ôtent leur identité en projetant sur elles d'autres personnages de séries télé. Cela reflète la violence des regards à l'œuvre dans notre société dans laquelle il y a des vies qui comptent et des vies qui ne comptent pas. En ce moment par exemple, la solidarité avec le peuple ukrainien est extraordinaire et je souhaite toujours plus de solidarité, mais elle

rappelle aussi de manière désespérante l'invisibilisation d'autres réfugiés qui subissent des violences inacceptables de la part de notre société... Jerk dépeint ce potentiel extrêmement violent du cinéma à participer de ce regard désincarnant. Le film questionne aussi ce qu'on appelle violence, et au service de quel ordre. L'essai de la philosophe Elsa Dorlin *Se défendre. Une philosophie de la violence* (Zones, 2017, ndr) décrit de manière passionnante en quoi la définition de la violence même fait partie d'un système perceptif naturalisé pour servir un ordre en place. Dans les discours dominants, la police est garante de l'ordre tandis que les jeunes de banlieue sont violents. Mais on peut à juste titre déplacer le cadre et se rendre compte à quel point l'utilisation de ce vocabulaire est au service d'un ordre en place. Le maintien de cet ordre, à travers cette manière de percevoir, est le maintien en place d'un système social structurellement inégalitaire, cet ordre est violence. Quand des gens se révoltent ou se défendent contre ce système qui s'autolégitime en se naturalisant, qui les écrase, il s'agit de légitime défense. Cette société est déjà violente dans la manière dont elle nous impose sa lecture du monde qui doit nous définir à travers un enoçadage perceptif. Il est possible d'encoder le monde autrement. Le champ de l'art, et le

cinéma tout particulièrement, que je considère comme une arme lourde, portent une immense responsabilité dans la possibilité de ce nouvel enoçadage, ou dans le maintien de l'ordre en place. Jerk, dans l'expérience très violente qu'il propose, tente d'explorer ces mécanismes à l'œuvre dans le cinéma.

Vincent, dans une interview aux Cahiers du cinéma, vous comparez justement le style de Bruno Reidal à celui de Dennis Cooper. V.L. : De Cooper, je n'ai lu que *Frisk*, c'est un des bouquins qui m'a le plus marqué. J'ai eu les mêmes sensations, le même rapport émotionnel qu'en lisant les *Mémoires* de Bruno Reidal. Je me demandais si j'étais en train de lire de la *snuff littérature*. Cela a généré les mêmes questionnements très dérangeants. Est-ce que ça a vraiment eu lieu ? Et pourquoi je continue à lire ? Dennis Cooper est fort là-dessus, il sait qu'on a un certain plaisir malgré tout à poursuivre.

G.V. : L'œuvre de Dennis Cooper, dans ce qu'elle a de plus extrême, ne me procure pas de plaisir. Elle m'intéresse énormément, me bouleverse, c'est une expérience difficile pour moi. On travaille sur ces sujets avec Dennis, mais ce sont des choses qui nous font peur. Moi, j'ai grandi avec la constante hantise du viol. J'ai préféré sortir dans le monde et m'exposer au risque du viol, plutôt

que de m'enfermer. Matérialiser par le cinéma quelque chose qui nous fait peur ne me procure pas de plaisir, mais me permet de penser et d'en comprendre toujours mieux les mécanismes, et ainsi de ne pas avoir peur, d'agir et de m'arrêter. Et m'arrêter me fait plaisir, et me mets même en joie !

Après le meurtre commis par Bruno Reidal, un plan épouse le point de vue de la tête coupée de la victime, qui dévisage et effraie son bourreau. Vincent, c'est alors comme si vous rendiez à ce jeune garçon la subjectivité dont il vient d'être privé.

V.L. : Bruno Reidal est un psychopathe qui dénie leur humanité à ceux qu'il fantasme de tuer. Comment filmer ça alors que j'adopte son point de vue ? Ma solution, c'était justement de donner une incarnation forte, une sorte de grâce, à ses camarades de séminaire. Dans cette séquence, je voulais sur une petite durée redonner un peu de vie à cette victime.

Quelle importance donnez-vous à la culture visuelle dans laquelle baignent vos personnages ?

V.L. : Je me suis demandé s'il ne fallait pas faire des inserts sur les vitraux qui montraient des décapitations. Il y a aussi des plans où Jésus tient son cœur dans sa main, ce qui re-

vient dans le texte de Bruno lorsqu'il dit qu'il veut arracher le cœur de son ami. Mais, en fait, Bruno écrit peu sur ces images. J'ai essayé de ne pas figurer ce qu'il ne comprend pas. Enfin, sauf pour une chose qu'il balaye en une phrase, il s'agit du viol qu'il a subi. C'est une des scènes les plus longues du film, je l'ai étirée parce qu'il me semblait qu'il s'y jouait quelque chose d'important.

G.V. : Par rapport au viol dont Bruno Reidal a été la victime, on sait aujourd'hui quelles sont les conséquences comportementales que l'agression génère. Et ça peut notam-

possible d'aborder une matière aussi extrême en confiance. Avec Jonathan, on passe par l'humour pour la rendre supportable.

Dans vos films, les meurtres sont commis par des adolescents. Quel sens cela prend-il pour vous ?

G.V. : Quasiment dans tous mes travaux, les personnages sont des adolescents. Il y a une espèce de pic dans la lutte entre la personne et son rôle social au moment de l'adolescence. La société essaie d'écraouiller l'humain s'épanouissant pour qu'il rentre

à une possible histoire d'amour entre Reidal et son camarade de séminaire, mais la voix off du premier nous ramène à ses fantasmes macabres. Comment avez-vous réfléchi ces jeux de dissociation ?

G.V. : Ce qui m'intéresse, à travers la mise en place d'un jeu dissocié, c'est de déplier dans les corps et l'espace les différentes strates de texte et de perceptions. L'essai de déployer depuis de nombreuses années un langage formel qui me permet de penser et de déplacer la manière de voir. Pour moi, il y a un espace politique immense à essayer d'apprendre davantage à comprendre les hiérarchies perceptives. Pourquoi la parole ferait plus autorité que les silences ou les corps ? Pour maintenir les rapports de domination en place. Que signifie ce rapport au langage du corps, invisible, diabolisé, ou dénigré ? De même.

V.L. : Il y a un truc assez marquant dans Jerk, c'est comment à un moment les paroles viennent du sperme. À un moment, elles ne veulent plus rien dire, tout vient du corps.

G.V. : Lorsque les paroles s'expriment sans mots, à travers le corps, elles parlent justement, elles veulent dire et signifient. À nous désormais de réapprendre à entendre cette parole non verbale que l'on nous apprend à ne pas lire. Par les larmes, par la saive, par la sueur, par le muscle, par les altérations de la pigmentation de la peau, par une immobilité crispée, détendue, apathique, nous nous devons d'apprendre à mieux entendre ce que nous disent les corps, c'est un espace de subversion passionnant dans lequel le cinéma se doit de jouer un rôle.

Cette écoute et cette considération du corps ont aussi motivé le choix du plan séquence. Jerk est une grande performance sportive, Jonathan est sur le ring et le film est aussi le combat du comédien avec le personnage ultra violent qu'il incarne. Avec lui et l'équipe, on fait donc vraiment attention à travailler dans une grande confiance. Il y a des gens qui travaillent la violence par la violence : ce rapport au monde tristement morbide empêche la pensée.

V.L. : Samuel Fuller disait qu'on a trois visages. Celui avec lequel on est né et qu'on voit dans le miroir, celui que les gens se font



de vous, et enfin celui que personne ne peut voir, qu'on dissimule, dont la société ne veut pas entendre parler et dont on n'a peut-être même pas conscience. Avec le film, j'ai essayé de créer ce vrai visage, ce vrai Bruno.

Bruno Reidal. Confession d'un meurtrier
de Vincent Le Port,
Capricci Films (1h41),
sortie le 23 mars
*
Jerk de Gisèle Vienne,
Shellac (1h), sortie le 8 avril



PROPOS RECUEILLIS
PAR QUENTIN GROSSET

Photographies : Julien Lissard pour TROISCOULEURS



①

avril 2022 — n° 187

25



③



④

① Dimitri Doré dans
Bruno Reidal. Confession
d'un meurtrier
③ Bruno Reidal.
Confession
d'un meurtrier
④ Jonathan Capdevielle
dans Jerk

24

n° 187 — avril 2022

Dossiers d'histoire

mars 2022

BRUNO REIDAL

En 1905, Bruno Reidal, séminariste de dix-sept ans, décapite au couteau un jeune garçon. Il se rend à la police et est incarcéré. Afin d'établir un rapport détaillé sur le meurtrier, l'équipe de médecins experts auprès des tribunaux coordonnée par Alexandre Lacassagne (un des fondateurs de l'anthropologie criminelle) demande au prévenu de coucher le récit de sa vie par écrit. Bruno s'exécute docilement et en résulte un texte précis, limpide, sans dérobade. C'est cette autobiographie, retrouvée dans les archives de Lacassagne, qui a donné envie à Vincent Le Port de consacrer son premier long métrage à ce fils de modestes paysans du Cantal qui tenta dès son enfance de lutter contre des pulsions meurtrières en se canalisant dans le travail scolaire acharné et la foi dans le Christ... avant d'y succomber. Le réalisateur livre un film au plus proche du meurtrier, chevillé à ses mots, qui éveille forcément l'empathie du spectateur mais qui n'élude rien de la gravité de son acte, grâce à une monstration relativement sans concession de sa violence. Un portrait d'une grande honnêteté et sans romantisation : implacable et magistral.

Vincent Le Port, biopic, 1 h 41, en salles à partir du 23 mars 2022



Beaux-Arts

mars 2022

Par Jacques Morice

AUTRES FILMS À L'AFFICHE

Amen de l'assassin

Un premier long métrage impressionnant de maîtrise et de densité, autour du meurtre dans le Cantal d'un enfant par un jeune séminariste, en 1905. À travers cette histoire macabre et fascinante, Vincent Le Port plonge dans la psyché tourmentée d'un tueur inattendu.

Bruno Reidal de Vincent Le Port

> En salles le 23 mars



D'après une abominable histoire vraie.

RADIO/TV

France Culture, Par les temps qui courent

23 mars 2021

par Marie Richeux
avec Vincent Le Port

[https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/
vincent-le-port-realisateur](https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/vincent-le-port-realisateur)

France Culture, Par les temps qui courent

23 mars 2021

par Marie Richeux
avec Vincent Le Port

[https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/
vincent-le-port-realisateur](https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/vincent-le-port-realisateur)

France Inter, On aura tout vu

26 mars 2021

par Christine Masson et Laurent Delmas

[https://www.franceinter.fr/emissions/on-aura-tout-vu/on-aura-tout-vu-du-
samedi-26-mars-2022](https://www.franceinter.fr/emissions/on-aura-tout-vu/on-aura-tout-vu-du-samedi-26-mars-2022)

France Inter, Journal de 13h

mars 2021

par Corinne Pélisser

<https://www.franceinter.fr/programmes/2022-03-23>

Canal +, Le Cercle

25 mars 2021

par Frédéric Mercier, Marie Sauvion, Philippe Rouyer,
Lily Bloom et Simon Riaux

https://www.canalplus.com/cinema/le-cercle/h/4501558__50001

OCS, Tu vois le genre

mars 2021

avec Vincent Le Port et Dimitri Doré

<https://go.ocs.fr/details/magazine/TUVOISLEGENW0042552?play>

Ciné +, Par ici les sorties

mars 2021

https://www.canalplus.com/cinema/par-ici-les-sorties-emission-du-22-mars-2022/h/18350669__50002

Les Inrockuptibles

13 juillet 2021

<https://www.lesinrocks.com/cinema/video-cannes-2021-jour-7-adele-exarchopoulos-wes-anderson-et-bruno-reidal-396349-13-07-2021/>

Konbini Interview Vincent Le Port

mars 2022

Par Laura B

<https://www.facebook.com/watch/?v=346582110765382>

Arte

juillet 2021

<https://www.arte.tv/fr/videos/103555-005-A/conversation-avec-vincent-le-port-autour-du-film-bruno-reidal/>

Bruno Reidal : critique d'un choc sanguinaire

mars 2022

<https://www.ecranlarge.com/films/critique/1423794-bruno-reidal-critique-dun-choc-sanguinaire>

Bruno Reidal, confession d'un meurtrier était précédé d'une réputation plus que flatteuse avant même son passage à la Semaine de la critique lors du Festival de Cannes 2021, et il ne l'avait pas volée. Pour un premier long-métrage, signé du Français Vincent Le Port, *Bruno Reidal* impressionne de bout en bout et semble tout droit sorti d'un autre monde.

AUTO-AUTOPSIE D'UN MEURTRE

Nous sommes le 1er septembre 1905. Le jeune *Bruno Reidal*, un séminariste de 17 ans, se rend à la police. Il avoue avoir commis un meurtre, celui d'un enfant de 13 ans. Pour que les médecins comprennent son acte, il lui demande d'expliquer son meurtre et de raconter son enfance jusqu'au jour du crime. Inspiré d'une histoire vraie, le long-métrage s'ouvre justement sur le meurtre en question, montré à l'écran à travers le visage déterminé du jeune *Bruno Reidal* et une giclée de sang, comme le symbole d'une jouissance tant espérée par le personnage.

Habilement, le réalisateur cache donc d'abord l'acte, laissant aux spectateurs comme seule possibilité de comprendre le geste de l'adolescent d'écouter son histoire. Une histoire que *Bruno Reidal* va raconter lui-même à travers une voix-off troublante, mise en scène à l'écran par l'alternance de flashbacks et interrogatoires au présent.

Un processus qui se révèle d'une puissance impressionnante, permettant au long-métrage de mener une grande réflexion sur les pulsions enfouies de *Bruno Reidal* (incarné avec brio par trois inconnus dont Dimitri Doré pour la version à 17 ans). Le moyen de discuter de l'impossibilité du jeune homme à communiquer ses déviances au reste du monde et donc condamné à tenter de grandir, évoluer, seul, en conservant pour lui cette vie cachée, ses monstrueux secrets.

Vincent Le Port l'a confié lui-même dans le dossier de presse du film : «Ce qui m'a troublé, c'est d'assister à une souffrance si tangible, si manifeste, en même temps qu'insaisissable. C'était de voir, derrière le monstre que les journaux décrivaient à l'époque, un jeune garçon qui a lutté contre lui-même toute sa vie». Le film pose alors une question simple, mais terrible : au sein d'une telle société, comment peut-on lutter contre ce que l'on est intrinsèquement au fond de soi ?

DELIVRANCE

Le réalisateur français va alors s'amuser très habilement pour véritablement plonger le spectateur dans la tête de *Bruno Reidal*. Ainsi, avec une structure très linéaire, reposant quasi-uniquement sur la voix-off de *Bruno Reidal*, le long-métrage explore les tourments de l'adolescent. Ou plus encore, *Bruno Reidal* se replonge dans son passé, désespéré de ne pouvoir le réécrire ou simplement le modifier.

Ainsi, dans un Cantal reconstitué de la fin du 19e-début du 20e siècle, le spectateur découvre l'enfance difficile du jeune meurtrier entre agression sexuelle, pulsions meurtrières, fantasmes inassouvis, masturbation continuelle... Avec sa caméra, Vincent Le Port s'adonne alors à capter la nature humaine dans ce qu'elle a de plus étrange, indicible, en brossant le portrait subjectif du protagoniste.

Le moyen de provoquer le spectateur ou tout du moins de le placer dans une position ambiguë très inconfortable, la pitié et la complaisance pouvant pointer le bout de leur nez à tout moment et mettre à mal l'éthique de chacun. Car Vincent Le Port ne cherche pas à remettre en doute la véracité du témoignage de son protagoniste.

Évidemment, le cinéaste rappelle, à travers quelques modifications de dialogues très subtiles, que l'ensemble du récit conté par *Bruno Reidal* est avant tout «une reconstruction mentale de son passé». Toutefois, on sent que pour le réalisateur, il était nécessaire que le public croie le récit du jeune meurtrier, comprenne qu'il se met véritablement à nu et par conséquent, qu'il est sincère. Et c'est ce qui donne une véritable finesse dans l'approche de cette ambivalence, dont il se dégage une maturité, une assurance et une puissance rare pour un premier essai.

Une ambiguïté sournoise que Vincent Le Port n'oubliera toutefois pas de décapiter (c'est le cas de le dire) lorsqu'il reviendra au meurtre dans une scène-choc. Alors qu'il n'était que suggéré dans la première scène du film, l'acte sera montré sans détour dans le dernier tiers, à travers une mise en scène crue et éprouvante qui retournera probablement plus d'un spectateur. La scène est simple, en plan fixe, mais d'une violence rare, obligeant le spectateur à se confronter véritablement à l'horreur commise par le narrateur, l'empêchant de détourner le regard.

Le message est clair : la tentative de compréhension ne doit pas laisser place à une quelconque forme de miséricorde. L'objectif n'a jamais été d'être du côté de Bruno, mais bien d'être à côté de lui, comme si on écoutait simplement son histoire pour mieux nous laisser la liberté de l'interpréter nous-mêmes par la suite. Une distinction dont *Bruno Reidal* est pleinement conscient durant 1h41, déployant ainsi toute sa plénitude et son intelligence. Un grand premier film ? Incontestablement, mais surtout un grand film tout court.

«Bruno Reidal» de Vincent Le Port

mars 2022

<http://www.slate.fr/story/225123/de-nos-freres-blesses-bruno-reidal-plumes-helier-cis-terne-vincent-le-port-omar-el-zohairy-cinema-france-egypte>



Les ressemblances comme les différences entre le film précédent et celui-ci sont passionnantes. À nouveau il s'agit de la reconstitution d'un fait réel, et tragique, et ayant une dimension judiciaire. À nouveau le parti pris de la réalisation s'en tient à une rigoureuse évocation des faits. Pourtant, aussi réussis l'un que l'autre, les deux films ne se ressemblent pas.

Le titre de celui de Vincent Le Port est le nom d'un adolescent, un jeune paysan auvergnat qui, en 1905, a commis un meurtre brutal et sans motif apparent. Comme il arrivait à cette époque où la justice commençait de prendre en considération les ressorts psychiques, Bruno Reidal fut requis de raconter par le détail toute son existence, afin que médecins et juges puissent éventuellement déceler ce qui avait causé son acte, statuer la part qui pourrait être attribuée à la folie.

Garçon brillant ayant bénéficié d'un accès à une éducation dont étaient d'ordinaire privés les adolescents de sa condition sociale, le jeune homme de 17 ans, séminariste fervent, s'exécuta deux fois, par écrit et lors d'entretiens avec un médecin et criminologue réputé, le

professeur Alexandre Lacassagne, fondateur de l'anthropologie criminelle, qui précéda la criminologie moderne.

Le long texte rédigé par le jeune prisonnier est remarquable de précision, de capacité à s'interroger, et de puissance littéraire. La finesse autant que les ambivalences des réponses aux questions du professeur Lacassagne impressionnent, ainsi que son honnêteté parfois foudroyante, notamment dans ses rapports à la sexualité, contrastant avec les tentatives du savant de faire entrer dans des cadres, juridiques et médicaux, ce qu'elles racontent de l'accusé.

Le film accompagne à la fois le récit de son existence qu'en a donné Bruno Reidal, depuis la petite enfance, et le déroulement des faits lors du meurtre, et ensuite, après que le jeune assassin se soit aussitôt livré. Jamais la réalisation ni l'interprétation ne cherchent à charger émotionnellement, encore moins n'ajoutent d'explication.

Toute la force, impressionnante, de ce premier film, tient dans la manière dont il parvient à articuler plusieurs registres: la violence extrême et opaque du crime, la qualité sophistiquée du récit qu'en donne celui qui l'a commis y compris en s'interrogeant sur ses propres motivations, la disproportion entre la puissance et les automatismes des institutions judiciaire et médicale et un jeune homme pauvre habitué de forces qu'il ne comprend pas, mais qu'il cherche à décrire au mieux.

Grâce aussi à l'étonnant Dimitri Doré dans ce rôle d'autant plus complexe qu'il mise tout sur un minimalisme expressif et surtout explicatif, Bruno Reidal accompagne avec une justesse tendue un chemin mystérieux, troublant et qui se révèle, par les plus inattendus des cheminements, étrangement émouvant.

<https://www.chaosreign.fr/critique-bruno-reidal-vincent-le-port-review-film/>

« Bruno Reidal, confession d'un meurtrier » ne s'oubliera pas de sitôt. Premier film à double-révélation: le réalisateur Vincent Le Port et l'acteur Dimitri Doré

PAR JÉRÉMIE MARCHETTI

905



Cantal, 1er septembre 1905. Un séminariste de 17 ans est arrêté pour le meurtre d'un enfant de 12 ans. Il se rend lui-même aux autorités après le crime. Pour comprendre son geste, des médecins lui demandent de relater sa vie depuis son enfance jusqu'au jour fatidique.

C'est l'histoire vraie de Bruno Reidal, jeune paysan du Cantal qui, toute sa vie, luttait contre ses pulsions meurtrières. Dans **Le gouffre**, court métrage réalisé il y a près de six ans, Vincent Le Port croisait une escapade souterraine façon **The Descent** avec l'imagerie d'un Jean Rollin et d'un Carl Theodor Dreyer. Rarement on avait filmé la Bretagne ainsi, redevenue enfin une terre de légende, de crachin et d'effroi, dans un noir et blanc si somptueux qu'on ne pouvait imaginer le film d'une autre manière. À mille lieux du folklore brumeux, le premier long-métrage du jeune réalisateur ne joue pas non plus la carte de la facilité: il voyage cette fois dans le Cantal du début du XXe siècle et y fait le récit d'un très jeune assassin qui, à peine son premier crime commis, s'est rendu directement aux autorités. Ausculté par une ribambelle de médecins, le garçon de 17 ans est alors invité à écrire ses mémoires pour mieux faire comprendre son geste sanguinaire.

Déterré par Stéphane Bourgoïn dans son livre *Serial Killers*, cet écrit absolument fascinant est retranscrit comme tel à l'écran, autant par la voix que l'image, excepté quelques passages délaissés afin d'élaguer un peu l'épaisse retranscription. La plongée, la tête la première dans la psyché et la logorrhée d'un assassin n'est pas nouvelle (*Schizophrenia* est encore dans toutes les caboches), sans compter l'ombre pesante de **Moi Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...** (René Allio, 1976), qui relatait une histoire similaire arrivée un siècle plus tôt. Il constitue, fort heureusement, un complément formidable à ce dernier plutôt qu'une pâle copie. Jamais alourdi par le misérabilisme qui lui pendait au nez, **Bruno Reidal** se déploie comme un rayon de lumière malade, bien trop lyrique ou frontal par endroits (le meurtre initial n'épargne rien) pour se réclamer d'un quelconque ersatz du *achtung achtung*.

Petit corps raide, Bruno confond depuis sa tendre enfance Eros et Thanatos, préfère les lacerations aux caresses, la torture aux préliminaires. Fatal débat du mal inné qui agite tous les profilers du monde, et dont on peut trouver des éléments de réponses au fil de ce portrait écrit de l'intérieur. L'horreur et la beauté oblique de cette confession, c'est bien entendu son aspect inexorable et son ballet de pulsions décortiquées jusqu'à l'épuisement, jusqu'à cette dernière réplique glaciale, résonnant comme du Sade. Instant maxi trouble lorsque Bruno, persuadé d'avoir enfin choisi sa victime idéale, imagine déjà l'apaisement de l'après, sa fuite, son pardon. Et l'autre bras droit de l'affaire, c'est aussi le tout jeune Dimitri Doré, qui est passé pour le rôle du jour à la nuit la plus totale, comme si un personnage de Jean Genet s'était laissé draguer par les ténèbres de Georges Bataille. Difficile de ne pas être repu par cette double révélation: voilà un premier film qu'on n'est pas prêt d'oublier. **J.M.**

<https://www.chaosreign.fr/interview-dimitri-dore-bruno-reidal-film-on-a-taille-une-bavette-avec-la-terreur-du-cantal-de-bruno-reidal/>



C'est l'histoire d'un gamin un peu plus intelligent que les autres qui souhaite entrer dans les ordres, mais qui n'arrive pas à réfréner ses envies masturbatoires. Traumaté par la mise à mort d'un cochon, le jeune Bruno va d'abord faire ses preuves sur des animaux, avant de s'essayer, comme Pierre Rivière avant lui, au corps humain... Pour évoquer **Bruno Reidal: confessions d'un meurtrier**, ce film événement signé Vincent Le Port en salles mercredi, rencontre sans queue ni tête avec le délicieux Dimitri Doré au dernier Festival de Cannes: une plongée dans un monde étrange où Elie Kakou dialogue avec Starsky et Hutch, Jean Carmet et Tilda Swinton...

Le mensonge a parfois du bon. Dans son *Livre noir des serial killers*, la «sommité» mondiale du crime Stéphane Bourgoïn (c'est du moins ce qu'on croyait avant qu'un collectif anonyme ne vienne révéler les «fabulations de l'homme à la voix qui chevrotte») remet en lumière l'existence d'un séminariste du Cantal dont la tête de bon élève a longtemps caché d'innommables pulsions meurtrières... Le petit Bruno Reidal n'aura tué qu'une fois, en 1905, sans éprouver le moindre remords. Il se rend pourtant de lui-même aux autorités et livre un fabuleux témoignage où il retrace sa vie de martyr, avec une élégance de plume qui rappelle les *Mémoires* du poète-assassin Lacenaire!

Habile passe décisive du destin: il y a quelques années de ça, Jean-Luc Vincent assiste à l'adaptation d'*Un crime de Bernardes* (1) par Jonathan Capdeville et repère sur scène un jeune acteur qu'il recommande à Vincent Le Port, cinéaste obsédé par le tueur cantalien depuis sa lecture du maître ouvrage de Bourgoïn. Bingo massacreur: le petit gars, qui campait chez Capdeville «un enfant de chœur, un petit pendarme et une travelotte», fait la même taille et le même poids au gramme près que l'enfant Reidal... «Il avait aussi une voix grêle, un peu frotée, signifiée, comme moi», nous confie cette graine de star en chipant une frite taillée en biseau dans votre assiette, sans toucher au rutilant tartare de bœuf qui aime noire lable du Petit Majestic, au milieu du dernier Festival de Cannes (soyez-en fiers, le thermomètre dépassait fréquemment la barre des 30 degrés).



Dans le cadre d'un entretien classique – 20 petites minutes casées dans un emploi du temps plein à craquer où les équipes de films alternent entre formats resserrés pour *la presse culturelle* et cocktails d'atatoires qui commencent dès 13 heures – on aurait pu dérouler un parcours vaguement chronologique, s'en tenir aux dates indispensables et autres repères biographiques impossibles à éluder. C'est strictement impossible avec pareil prototype en face. L'homme est un petit numéro à lui tout seul, effeuillant les références hautes en couleurs et accumulant les sorties de route digressives, permutant ses masques avant même d'avoir fini sa phrase. À quoi bon essayer de vous enrober un papier cohérent dans ces conditions-là? Et chercher une quelconque logique dans le parcours de ce cabaret sur pattes originaire de Reims, qui se destinait à une carrière de «professeur des écoles» avant de se retrouver catapulté en option théâtre par son enseignante Marie-Line Cassagne – comme Lorant Deutsch, il cite les systématiquement les noms propres – en raison de ses défaillances mathématiques?

«Je suis arrivé il y a cinq ans à Paris, à l'école de théâtre L'Éponyme, près de Marx-Dormoy. J'y ai appris une règle qui était de toujours aller vers mon personnage et de ne pas le ramener à moi, c'est-à-dire à mon petit univers et à mes 24 années d'existence.» À l'heure où nombre de jeunes acteurs carburent aux shoots performatifs de l'Actor's Studio – Joaquin Phoenix et ses nombreuses variations de poids ne doit pas y être pour rien – Doré nous confie: «Ce côté performance m'ennuie royalement. Jouer un personnage, c'est un exercice de distanciation, on rentre dans la peau de quelqu'un qui n'est pas soi. Je considère plus un acteur comme un instrument que comme un sportif.»



Vous voyez comme nous le territoire casse-gueule sur lequel ce film de tueur-du-terroir aurait pu nous emmener, alors comment lui et Vincent Le Port ont-ils travaillé le personnage? «Pour **Bruno Reidal**, on avait besoin d'un équilibre dans le regard, on devait s'empêcher de le juger pendant 1h40: ne pas chercher à en faire un monstre privé d'humanité, mais ne pas chercher non plus à trop forcer l'empathie qu'on peut avoir pour lui. Ce qui est intéressant avec ses *Mémoires*, c'est que ça reste un témoignage, c'est sa réalité à lui. Dès qu'il a envie de dire un truc, il l'exprime, il le consigne. C'était un gamin à fleur de peau, je pense. Qui n'aimait pas sa condition, qui n'aimait pas sa classe sociale, qui avait des besoins de domination, d'approbation, de vanité et d'orgueil. C'est aussi l'histoire d'un gamin à qui on n'a jamais lâché un seul Je t'aime, j'ai

l'impression...»

Bruno Reidal plonge dans la psyché de ce marmot sexuellement attiré par le crime, et s'écarte rarement du texte original: «Il fallait retrouver dans cette voix l'idée de dissymétrie, le véritable Bruno ne maîtrisait ni sa voix ni son corps. Il y a des silences qui n'ont pas lieu d'être, il y a des fluctuations, des hésitations, quelque chose d'assez sensible. J'étais très inquiet pour cet accent, j'avais très peur qu'il soit trop marqué, ou au contraire trop monocorde. Et comme en plus j'ai travaillé sans les images sous les yeux... Voilà, c'était un peu chaud du cul». Un sens du verbe fleuri qui traduit bien l'originalité du bonhomme!

Quand on lui demande s'il s'est inspiré de modèles pour camper ce rôle lorgnant en terre bressonienne, l'acteur aux pommeaux bien roses nous sort: «Je n'ai pas trop cherché à prendre appui sur des références, mais on va dire *Shining*, avec ce côté sanguinaire de Nicholson, là en plus en ce moment j'ai la même coupe de cheveux...» On lui fait remarquer que cette proximité capillaire est loin d'être frappante, mais le comédien est déjà affairé à mitrailler avec une faconde enthousiaste les personnes qui lui ont donné le goût du jeu. On a soudain l'impression d'avoir devant nous non pas un énergumène né quelque temps avant le Mondial 98, mais plutôt un aspirateur à références éparées travaillant officieusement pour Schnock ou au service numérisation des VHS de l'INA... «Ma culture, c'était Muriel Robin, Pierre Arditi, Pierre Palmade... J'étais aussi un grand fan d'Elie Kakou. Mais en même temps j'avais cet héritage des générations antérieures: Maria Pacôme, Robert Hirsch, tout un univers où on aime divertir, faire rire. Je nourrissais aussi une affection pour les rôles mesquins, les grands mesquins à la Arditi ou à la Louis de Funès, tu vois?» Oui, on voit...

Vient le moment où le boomer qui mène l'entretien se doit de lui poser des questions tartalacrème: mais comment diable a-t-il découvert tout ça? «Sur Youtube, avec les recommandations des vidéos similaires. Mais j'ai aussi assisté à l'arrivée de la TNT, je n'étais pas que spectateur de Gulli sur la chaîne 18. Il y avait les Starsky et Hutch qui commençaient à passer sur TMC, *Supercopter*, *L'Agence tous risques*... J'étais une sorte d'enfant de la télé. Ce sont des références que j'ai, mais que je n'amène pas toujours dans mes personnages. Mais oui, on peut dire que j'ai une vision panoramique, assez large, de la culture TV ou scénique. J'aime autant Michel Serrault que j'aime autant un acteur de Pommerat.»

Le lecteur ne sera pas étonné de trouver dans les cinéastes qu'il affectionne des excentricités du même ordre. Spontanément, notre Dimitri s'embarque sur du Alain Guiraudie, l'un de ses «réalisateurs fétiches», qui l'inspire énormément. Surgit ensuite le nom d'un cinéaste américain nommé «*Ell Rötte*» (???), dont le *Green Inferno* «à l'humour régressif» l'a fait hurler de rire... Parmi les acteurs, c'est Tilda «*Swinston*» et son goût pour les métamorphoses plastiques lui ont tapé dans l'œil. On peut aussi citer les «clowns de rue, les acteurs qui te surprennent», comme les Chiche Capon emmenés par Frédéric Blin (l'homme qui porte cette remarquable robe de chambre dans *Oranges Sanguines*, *personnalité chaos 2021*). Poursuivant sur les séances cannoises auxquelles il a assisté, le comédien est allé accompagner le petit gratin de la jeune création française: «J'ai beaucoup aimé *Petite Nature*, *Olga*, et *Onoda* a fait l'effet d'un choc. C'est un magnifique film... J'ai pleuré.» Tout comme la rédaction du *Chaos*... C'est donc tout naturellement que vous retrouverez Dimitri à la rentrée prochaine, dans le prochain Laurent Larivière (*Je suis un soldat*). Le film s'appelle *À propos de Joan* et figurait à la dernière Berlinale. Un portrait de femme bouleversée par le retour d'un amour de jeunesse, featuring Swann Arlaud et notre Zaza Huppert nationale, une relation «fusionnelle» que Dimitri nous racontera dans un prochain épisode.

On lui laisse le mot de la fin, qu'il emprunte à Jean Carmet, sorte de grand-père spirituel dont l'hospitalité naturelle (ces petites bouteilles de rouge toujours prêtes à être dégoupillées derrière le comptoir) invitait aussi à la plus sincère modestie: «Tu sais, un homme qui pense être arrivé, c'est qu'il n'allait pas loin.» **G.R.**

Bruno Reidal de Vincent Le Port. Avec Dimitri Doré, Roman Villedieu, Jean-Luc Vincent, Alex Fanguin... en salles mercredi 23 mars.

Critikat, Décharge et rétention

mars 2022

par Thomas Grignon

<https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/bruno-reidal-confession-dun-meurtrier/>



Il se dégage de *Bruno Reidal*, le premier long-métrage de Vincent Le Port, une froideur au moins aussi terrifiante que les fantasmes violents de son personnage principal, jeune séminariste devenu assassin. Dès les premiers plans, où Bruno (Dimitri Doré) découpe la tête d'un enfant hors champ, la mise en scène affiche sa distance. Nulle surenchère gore dans cet atroce spectacle, mais une attention accrue pour le corps du tueur, ses gestes minutieux et la trace du plaisir pervers sur son visage. Ausculté lors de son arrestation, le personnage porterait sur son corps les traces de sa maladie mentale, suivant les principes de la médecine légale du début du XXe siècle. Mais en donnant la parole au principal intéressé, Le Port fait buter son étude scientifique d'un cas criminel sur le mystère métaphysique de l'origine du mal. C'est notamment le cas lors de trois scènes destinées à expliquer les perversions du tueur, à savoir l'égorgeage d'un cochon sous ses yeux, une insolation qui l'a presque tué, et son viol par un berger. Le caractère traumatique de ces épisodes semble au fond moins intéresser Le Port que leur absence apparente de conséquences. Agressé dans un champ, Bruno finit la scène prostré au pied d'un arbre, au cœur d'une nature silencieuse et indifférente à ses souffrances. Le cinéaste adopte de fait le point de vue clinique du rapport rédigé par le docteur Lacassagne, joué ici par Jean-Luc Vincent, acteur vu chez Bruno

Dumont. Et c'est dans le spectacle de pulsions brutales que Bruno Reidal tisse des liens avec le début de carrière du cinéaste nordiste. Comme les héros de *La Vie de Jésus* ou de *L'Humanité*, Reidal est tiraillé entre la satisfaction de besoins primaires et un élan spirituel censé sublimer sa libido.

De cette tension, le film organise une mise en scène qui repose sur un répertoire d'images-choc alternant rétention (du désir, de la violence) et décharge (cf. la part centrale donnée aux scènes de masturbation). Dans chaque scène, la violence devient une issue possible, et son surgissement provoque un suspense analogue à celui d'un jump scare. L'indéniable fascination qu'exerce le film à cet endroit ne masque toutefois pas complètement l'ambiguïté de l'entreprise : à trop jouer la retenue, la mise en scène fait preuve d'une certaine affectation évoquant moins la rigueur de la morale catholique qu'une prudence précautionneuse. Les lents travellings qui encerclent Bruno lors de ses crises d'érotomanie tamisent la sauvagerie du jeune homme, comme si le spectacle de l'immondice ne pouvait s'accompagner d'une véritable représentation de la crasse. Si le film dresse le portrait d'un monde sans Dieu, où la ferveur religieuse de Reidal semble vouée à l'échec, la frénésie de ce personnage en lutte contre sa propre folie peine à transparaître.

Culturopoing, Vincent Le Port — « Bruno Reidal. Confession d'un meurtrier »

mars 2022

par Miriem Méghaïzerou

<https://www.culturopoing.com/cinema/sorties-salles-cinema/vincent-le-port-bruno-reidal/20220323>

L'affaire *Bruno Reidal* se déroule durant l'été 1905, dans le Cantal, où un jeune séminariste de 17 ans décapite de sang froid un enfant de 12 ans. Mais l'affaire ne se résume pas à ce sombre fait divers : il faut faire remonter à plus loin les racines du mal, plonger dans le passé de *Bruno Reidal* et sa psyché tortueuse pour tenter de comprendre sinon les motivations de son geste, du moins la gestation de sa logique meurtrière.

Autant le dire d'emblée, le film de Vincent Le Port déjoue le voyeurisme et l'émotionnel, préférant la sobriété glaçante et la retenue à la surenchère gore. Il s'ouvre sur la scène de meurtre, pudiquement elliptique, pour suivre le personnage qui se rend de lui-même aux forces de l'ordre. Interrogé par un collègue de psychiatres présidé par le Professeur Alexandre Lacassagne, chargé de rédiger le rapport médico-légal, *Bruno Reidal* remonte dans le temps, raconte ses souvenirs avec une honnêteté et une lucidité déconcertantes et rédige son journal intime. Le scénario, d'une rigueur stupéfiante, suit cet entretien au cordeau, alternant les flash-backs sur l'enfance et la tentative de compréhension du meurtre barbare.

Vincent Le Port adopte la même approche ethnologique que celle de René Allio dans *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...* (1976). Le film suit le mémoire du jeune accusé, qui, bien qu'illettré, sut rendre compte de ses luttes internes. Ce cas de parricide fit d'ailleurs l'objet de l'attention d'historiens et de sociologues, et donna lieu à un ouvrage collectif du même nom, dirigé par Michel Foucault, paru en 1973. Étudiant les rapports entre la psychiatrie et la justice pénale au XIXe siècle, le philosophe s'interroge sur la place réservée par la société à ses fous, dans le droit fil de *L'Histoire de la folie*. Plus précisément, dans le cas de Pierre Rivière, il met en avant le rapport de pouvoir entre deux discours. La démarche de Vincent Le Port est sensiblement la même, puisque le scénario suit scrupuleusement le journal de *Bruno Reidal*, qui donne à voir sa propre logique dépassant les techniques coercitives de l'aveu et de la confession. Interrogé sur son onanisme et ses pulsions sexuelles, *Bruno Reidal* essaie de répondre de ses penchants meurtriers.

Historiquement situé, le film de Vincent Le Port scrute l'âme humaine, dont les soubassements échappent à la maîtrise du sujet. Rappelons la petite révolution anthropologique que fut la découverte de l'inconscient par Sigmund Freud au tournant du XXe siècle. Comment un petit être, chétif et malingre, doté d'impressionnantes capacités intellectuelles, pouvait-il laisser libre cours à ses penchants aussi sadiques ? Comment comprendre le lien réprimé entre la sexualité et la destruction ? L'histoire de l'individu et son univers familial sont passés au crible de l'enquête médicale pour mettre au jour l'origine et le destin de la pulsion. Toutefois, délaissant toute prétention à dessiner une herméneutique du sujet, le film se contente de suivre pas à pas la genèse du crime, en prêtant uniquement attention au discours de *Bruno Reidal*, d'une rationalité sans faille.

L'histoire est simple : une enfance paysanne et solitaire dans une fratrie de sept enfants, une famille qui loue les services de Bruno aux autres fermes, comme cela se faisait à l'époque, l'alcoolisme et la dureté de la mère, contrastant avec la bonhomie du père, constituent le tableau guère original du roman familial. C'est dans ce décor rustique que naît le déchirement moral d'un enfant obsédé par les tensions mortifères qui l'animent et contre lesquelles il n'a de cesse de lutter. Fervent catholique, le jeune *Bruno Reidal* oscille en permanence entre la jouissance du mal et la quête de rédemption chrétienne. Entre pénitence et abandon de soi à des visions sanglantes, *Bruno Reidal* constitue l'exemple d'une douloureuse conscience sadomasochiste, n'éprouvant jamais de répit face aux scénarios meurtriers qui la hantent. Le film montre ainsi le paradoxe d'une incessante conjuration du passage à l'acte, autant que l'espoir et l'attente de sa réalisation, point d'orgue de l'accomplissement de soi.

Vincent Le Port, dont c'est le premier long métrage de « fiction », recherche un réalisme et un vérisme fidèles au journal intime tenu par *Bruno Reidal*. Objectivant son sujet comme un cas d'école, sous le regard scientifique des experts, le film fait progressivement découvrir la complexité du personnage et les limites du discours de la médecine. En ce sens, *Bruno Reidal* touche à des questions humaines essentielles, comme celles de la frontière entre la folie et l'impulsivité, d'une part, et la satisfaction impérieuse et clairvoyante de la pulsion, d'autre part.

Les trois acteurs qui campent le personnage à trois âges de la vie sont stupéfiants de mesure et de justesse, depuis le jeune Alex Fanguin qui interprète le protagoniste enfant, jusqu'à l'intrigant Dimitri Doré, qui joue l'adolescent devenu criminel, en passant par Romain Viledieu, qui prend les traits du communiant en proie à ses fantasmes sadiques. Par le jeu minimaliste de ses acteurs et le style austère de sa mise en scène, le film se situe dans une tempérance qui tranche avec l'horreur du meurtre sans scrupules. Ce choix fait magistralement ressortir le déroulement infaillible d'une existence condamnée à se réaliser dans la destruction orgasmique, autant que son inanité, une fois l'acte accompli. Au-delà du cas *Bruno Reidal*, se trouve alors posée la question de l'appartenance à l'humanité d'un individu en proie à la banalité du mal.

A voir - A lire

Bruno Reidal, confession d'un meurtrier - Vincent Le Port - critique

mars 2022

par Laurent Cambon

<https://www.avoir-alire.com/bruno-reidal-confession-d-un-meurtrier-vincent-le-port-critique>

Dans une mise en scène sobre et maîtrisée, Vincent Le Port raconte la mécanique monstrueuse d'un criminel étouffé par la pudibonderie. Un grand cinéaste est né.

RÉSUMÉ

1^{er} septembre 1905. Un séminariste de dix-sept ans est arrêté pour le meurtre d'un enfant de douze ans. Pour comprendre son geste, des médecins lui demandent de relater sa vie depuis son enfance jusqu'au jour du crime. D'après l'histoire vraie de Bruno Reidal, jeune paysan du Cantal qui, toute sa vie, luttait contre ses pulsions meurtrières.

CRITIQUE

Il a la démarche gauche. Ses mains sont saisies de tremblements quand elles ne sont pas occupées à caresser son sexe. Les yeux sont enfoncés dans le crâne. Et la voie est fluette, comme si cet adolescent meurtrier n'était pas encore sorti de l'enfance. *Bruno Reidal* est un premier film. Et pourtant, il y a dans ce portrait acéré, grave, une maîtrise remarquable. On croirait revoir sur nos écrans la patte cruelle et précise d'un Maurice Pialat. L'écriture, la photographie, l'apparente simplicité de la direction d'acteurs sont l'œuvre d'un tout jeune réalisateur, aguerri au court-métrage, qui offre aux spectateurs le récit puissant de la construction du crime dans la tête d'un enfant.

Les confessions du jeune homme sont rythmées par l'interrogatoire à la fois froid et empathique de trois médecins psychiatres. Les spécialistes recherchent chez ce garçon un penchant d'humanité. Ils voudraient entendre de sa bouche une jouissance du mal ou le remords. En réalité, Bruno raconte la culpabilité, la monstruosité s'emparer de lui. Il se réfugie dans les études, la religion pour fuir cette irrépréhensible envie de tuer. Le désir de mort est sexuel. D'ailleurs, son attention se tourne vers des garçons de son âge. On ne sait pas s'il est amoureux de leur bonheur, de leur beauté, ou seulement excité par l'envie de leur couper la tête. Vincent Le Port laisse le doute planer. C'est au seul spectateur de se façonner une idée de ce gamin qui lutte contre ses pulsions terribles.

La réussite du film est incontestablement liée à l'interprétation du comédien Dimitri Doré. Chaque geste, chaque regard, chaque parole relatent la complexité quasi insondable de ce jeune assassin. Le film fuit le voyeurisme et les excès. La folie est omniprésente, et pourtant, autant Dimitri Doré que Vincent Le Port ne la nomment jamais explicitement. Bruno Reidal synthétise la normalité et la perversité à la fois, ce qui ne le rend jamais monstrueux mais jamais attachant non plus. Il est l'ombre d'un meurtrier qui combat ses démons. Le long-métrage d'ailleurs dénonce un système de protection de l'enfance aberrant où les parents sont tout-puissants, au point de louer leurs enfants pour garder des bêtes. Car la douleur de l'enfant est présente dès les premières heures de sa vie, au cœur d'une famille maltraitante et mal aimante.

Bruno Reidal est un long-métrage sidérant de maîtrise et de force narrative. Il guide le spectateur dans la psychologie troublée d'un adolescent qu'aucun d'entre nous ne voudrait croiser sur son chemin. A bas bruit, Vincent Le Port a ouvert le panthéon des grands réalisateurs français.

Toute la Culture

Bruno Reidal, confession d'un meurtrier

mars 2022

par Laurent Cambon

<https://toutelaculture.com/actu/agenda-cinema-de-la-semaine-du-23-mars/>

En 1905 *Bruno Reidal*, 17 ans se constitue prisonnier après avoir tué un enfant de 12 ans. C'est alors des médecins qui cherchant à comprendre son geste vont lui demander de confesser sa vie depuis le début. Le film explore ainsi le parcours d'un tueur né dans le Cantal qui depuis toujours lutte contre ses pulsions meurtrières. Inspiré d'une histoire vraie ce premier film explorant la psychologie d'un adolescent luttant contre ses pulsions a fait sensation sur la croisée en 2021. Une exploration du mal, du remords, un film décrit comme puissant, mystérieux, pervers, un film qui colle au spectateur et à son imaginaire.

Bref Cinéma, **Bruno Reidal, confession d'un meurtrier :** **Vincent Le Port du court au long**

16 mars 2022

Raphaëlle Pireyre

<https://www.brefcinema.com/actualites/en-salles/bruno-reidal-confession-d-un-meurtrier-vincent-le-port-du-court-au-long>

Présenté à la Semaine de la critique lors du dernier Festival de Cannes, *Bruno Reidal* fait le portrait d'un séminariste de 17 ans qui, en 1905, s'est livré à la police après avoir sauvagement tué un camarade. Premier long métrage de fiction de Vincent Le Port, le film explore ce fait divers à travers les écrits d'époques qui le relatent et questionne la circulation du Mal.

On est d'emblée frappé par la qualité littéraire de l'introspection de *Bruno Reidal*, lue en off par la voix sans affect de Dimitri Doré, qui incarne le jeune homme à dix-sept ans. Avant lui, deux comédiens plus jeunes ont prêté leurs traits au fils de fermier discret, toujours bon élève, qui intègre le séminaire mais que ses pulsions sexuelles, sadiques et morbides ne quittent plus. Ce flot de parole a été initié par le Professeur Lacassagne, criminologue curieux de l'écart entre la sauvagerie de son acte et l'apparente soumission d'un élève toujours obéissant.

Témoignage historique de la vie d'une famille paysanne du Cantal au début du XXe siècle où les décès naturels des enfants voisinent avec la mise à mort des animaux, le récit que *Bruno Reidal* consigne sur des cahiers d'écolier depuis sa prison est aussi une analyse sociologique et psychologique d'une grande finesse. Proche de *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur mon frère...* de René Allio (1976) qui s'appropriait aussi un cas criminel narré par son auteur et étudié par Michel Foucault.

Quelque chose de la douleur du transfuge de classe, mais aussi de la répression de l'homosexualité, passe dans le récit de ce garçon au visage impassible, au caractère calme et mutique, qui livre avec honnêteté et lucidité les fantasmes obsédants qui l'ont conduits au passage à l'acte. Les débuts de la psychanalyse et de l'anthropologie criminelle affleurent dans ce retour sur soi autant que dans la confrontation avec les médecins et Vincent Le Port fait de cette reconstitution historique un portrait profondément humain.

Cette parole débridée pour dire un hiatus entre soi et le monde était déjà à l'œuvre dans *Dieu et le raté* (2017), documentaire tourné en quelques jours par Vincent Le Port

avec Vincent Cardona (récipiendaire depuis lors du César du "meilleur premier film" pour *Les magnétiques*), qui zone sur un rond-point près de Rennes et psalmodie, déroulant sa parole sur des zones péri-urbaines. Film confidentiel peu diffusé, tourné sans attaches, comme son personnage. Pour produire librement, Vincent Le Port a fondé en 2012 la société Stank avec Roy Arida, Louis Tardivier et Pierre-Emmanuel Urcun, qui produit essentiellement des documentaires, et surtout des films de proches. Depuis sa sortie de la section réalisation de la Fémis, le cinéaste a tourné une dizaine de courts métrages, alternant les formes et les genres.

La monstruosité, la figure effrayante tapie dans l'ombre, y fait pourtant figure de fil rouge. et la psyché réfléchie de *Bruno Reidal* met à distance la monstruosité de son acte meurtrier. Dans *Le gouffre*, le monstre était une créature bien réelle, recluse dans les souterrains d'un petit village du Finistère et repoussée à l'extrémité du film. Ce moyen métrage récompensé en 2016 du Prix Jean-Vigo est inspiré d'un récit puisé dans le pléthorique roman *Les détectives sauvages* de l'auteur Roberto Bolaño. Ce récit fantastique suit dans un noir et blanc très contrasté, porté par d'amples mouvements de caméra chorégraphiés, les pas de Céleste, dont la légèreté et la constante l'empathie en font l'envers absolu de *Bruno Reidal*.

En ce dernier jour de la saison, la jeune femme accueille des touristes allemands dans le camping de son oncle où elle déambule, avec douceur, un brin d'ironie, et surtout un refus de se laisser aller à la peur inspirée par les légendes du lieu. Le sacré, la mythologie, imprègnent sa descente dans le labyrinthe souterrain où s'est perdue la fillette du couple germanique, même si elle rompt le fil auquel elle s'est attachée pour retrouver le chemin du retour à la surface. Refusant d'être Ariane, elle croise pourtant le Minotaure qui donnait déjà son titre au premier court du réalisateur.

En même temps que *Bruno Reidal, confession d'un meurtrier*, on découvre *La marche de Paris à Brest*, remake du film expérimental *La marche de Munich à Berlin* tourné par Oskar Fischinger en 1927. Concaténation d'une pérégrination d'un mois durant, le film compile en quelques minutes les souvenirs de paysages et personnes croisées en chemin, le montage saccadé faisant sautiller l'image à la manière de la danse bretonne qui l'accompagne et qui dit bien la joie du cinéaste à ne pas se lasser de fabriquer des images et regarder le monde.



Culture aux trousses, Bruno Reidal, confession d'un meurtrier

22 mars 2022

Chloé Caye

<https://cultureauxtrousses.com/2022/03/22/bruno-reidal/>

Comment un jeune séminariste de dix-sept ans en arrive-t-il à décapiter un garçon plus jeune que lui ? C'est l'ambition du cinéaste Vincent Le Port : remonter aux origines d'un meurtrier méconnu.

Bruno Reidal est un film sur les contrastes, ou, plutôt, leur perception. Dans le Cantal du début du XX siècle, la mort est une affaire quotidienne. Mariages et enterrements rythment une existence morne. *Bruno Reidal* est un enfant dans un monde d'adultes, contraint et contrarié. Vincent Le Port tisse en filigrane le portrait de ce jeune homme qui, car il ne peut pas être quelqu'un d'autre, ne voit pas d'autre issue que celle d'anéantir l'autre.

Mais dans cette quête meurtrière, il y a ce qu'on voit et ce qu'on dit. Lequel l'emportera ? Vincent Le Port installe un rapport ambiguë entre la voix et l'image. L'une résistant tant bien que mal à l'autre. Ce jeu hypnotique et obsessionnel permet à la rigueur de la narration d'égaliser la splendeur esthétique. Donnant vie à un romantisme funeste et délicat.

C'est avec cette mécanique implacable, et la performance glaçante de Dimitri Doré, que le film transcende les appétences les plus viles. Car ce qui intéresse le cinéaste, ce n'est pas tant l'exécution de ces désirs (même s'il ne l'évite pas non plus) mais bien leur éclosion silencieuse puis leur contamination insidieuse du corps et de l'esprit. Il existe des maux qui ne guérissent pas.

La pulsion devient malédiction. La frustration devient nécessité. *Bruno Reidal* adorne le macabre de beauté. Ou est-ce l'inverse ?



Le bleu du miroir, Bruno Reidal, critique du film

mars 2022

<http://www.lebleudumiroir.fr/critique-bruno-reidal-film/>



Ce premier film du rennais Vincent Le Port repose sur un fait divers ayant secoué en 1905 le département du Cantal. *Bruno Reidal*, jeune adolescent de 17 ans, poignarde François Raulhac, un enfant de 12 ans, et se dénonce à la suite de ce meurtre. Alors qu'il est arrêté et emprisonné, les médecins tentent de comprendre ses pulsions de violence par le biais de son parcours qui est relaté par des pages manuscrites qu'il rédige et dans lesquelles il se délivre.

Le jeune réalisateur de 36 ans réalise avec *Bruno Reidal* une autopsie pure et dure d'un enfant soumis, et ce dès son plus jeune âge, à des envies de meurtre et de violence. Vincent Le Port place le spectateur en acteur tout au long du long métrage. Cette plongée anatomique dans le cerveau torturé de ce jeune homme se fait entendre tout au long du film par une voix-off : celle de Bruno qui se dévoile entièrement et librement sans aucune contrainte. Le cinéaste prend alors le parti de faire se découvrir son personnage au fur et à mesure de son évolution, de ses questionnements, de ses doutes, de ses choix, et ce avec une pudeur procurée par des aveux extrêmement poignants.

Ce parti pris original du réalisateur s'ancre dans cette observation subjective du personnage dans lequel l'empathie prend totalement le pas sur les horreurs com-

mises par lui. Le spectateur prend ainsi une part inhérente à l'action en se plaçant dans la peau des médecins qui sont les seuls réels spectateurs du récit de Bruno. Si cette confession intime porte avec elle une force évidente, il est cependant assez regrettable de constater qu'elle s'estompe lorsque la narration connaît quelques moments creux, mous et répétitifs. Certains instants adoptent une distance entre narration et action qui vient alors créer un interstice fin entre ces deux éléments propres au long-métrage. Cette dissociation réflexive, bien qu'intéressante à certaines occasions, perd à quelques occasions une consistance suffisante.

L'atout majeur du long-métrage tient surtout dans son propos qui ne cesse d'inspirer les réalisateurs contemporains (Anita Rocha da Silveira avec Médusa par exemple) qui naviguent habilement entre prégnance religieuse et besoin libérateur qui découle de ces dictats qui enclavent encore bien trop les jeunes croyants. Les religions possèdent une ambivalence qui est à la fois de s'ancrer dans un besoin vital de croire pour exister mais aussi dans la frustration propre à une jeunesse en quête de liberté, et qui engendre par cette croyance une destruction intrinsèque de l'homme dans son envie de vitalité et d'affranchissement.

Si la violence et la cruauté, portées par le personnage de Bruno, proviennent de diverses sources, le protagoniste masculin porte sur lui cet écrasant besoin d'expier ses péchés. Cette inébranlable foi de Bruno joue sur la corde sensible en offrant aux spectateurs une émotion et un mal-être tel, que le personnage principal les confère instantanément au travers de l'écran. Bien qu'on ressente une profonde volonté et une grande envie émanant du réalisateur de filmer cette histoire, *Bruno Reidal* nous donne à quelques occasions l'impression que Vincent Le Port n'entreint pas suffisamment avec passion sa narration. Il semble demeurer simple observateur sans être pleinement et totalement investi au sein de celui-ci.

Cependant, ce premier film démasque une ruralité signifiante afin de la baigner dans une aura propre à une Histoire de l'Art qui fait se ressusciter diverses peintures. Les plans filmés par le réalisateur Vincent Le Port paraissent pour la plupart faire écho à des artistes tels que Jean-François Millet ou encore Jules Breton. Ces plans, tels des peintures vivantes, rendent hommage à ces artistes tout en leur insufflant une modernité et une grâce rafraîchissantes. *Bruno Reidal* tend à la vision de plans artistiques conceptualisés avec soin et dans lesquels chaque détail est pensé, scruté et décortiqué avec minutie et précision. Malgré une douceur qui émane de ces plans, ceux-ci créent une dichotomie légèrement déconcertante entre le sujet, le support et le propos propre au film qui interroge et interloque.

CinéSérie

Bruno Reidal, confession d'un meurtrier : un portrait fascinant de l'humain et du monstrueux

mars 2022

Marc-Aurèle Garreau

<https://www.cineserie.com/critiques/cine/bruno-reidal-confession-dun-meurtrier-un-portrait-fascinant-de-lhumain-et-du-monstrueux-4992615/>

CRITIQUE/AVIS FILM - «*Bruno Reidal, confession d'un meurtrier*» est un premier film dont on va beaucoup entendre parler. Réalisé par Vincent Le Port et interprété magistralement par le jeune Dimitri Doré, il est le récit intime et très violent d'une histoire vraie, celle d'un meurtre qui défie encore l'entendement. Un film brillant, à ne pas recommander cependant aux âmes sensibles.

UN PREMIER FILM POUR UNE DOUBLE RÉVÉLATION

Bruno Reidal, confession d'un meurtrier est le premier long-métrage de Vincent Le Port, et le premier rôle au cinéma du jeune acteur Dimitri Doré. Un duo qui s'est bien trouvé, autour du récit d'un terrible fait divers survenu en septembre 1905 : le meurtre de François Raulhac, 12 ans, par *Bruno Reidal*, 17 ans. S'il n'y avait qu'un geste fou, d'une cruauté majeure, on aurait pu en rester là. Mais la particularité de ce meurtre est que son auteur l'avait entièrement prémédité, comme prémédité sa reddition immédiate aux autorités. Une énigme pour la police et les médecins, qui ne comprennent pas ce geste, ni le profil de *Bruno Reidal*, jeune paysan devenu séminariste, et enfin meurtrier.

Vincent Le Port raconte cette histoire par la confrontation entre *Bruno Reidal* et les médecins et anthropologues qui veulent analyser son geste. Pourquoi a-t-il tué ? Pourquoi n'a-t-il aucun remords, aucune honte ? Quelle est sa conscience de son geste, et de lui-même ? Pour incarner *Bruno Reidal* à l'âge de son crime - on le voit plus jeune dans le film, interprété par deux garçons moins âgés - c'est Dimitri Doré, comédien de théâtre d'origine lettone, qui a été choisi. Celui-ci livre une performance monumentale, qui fait naître de la terreur, de l'empathie, ouvrant des portes vers son âme pour tout de suite les refermer. Avec son metteur en scène, ce sont deux révélations précieuses.

Présenté à la Semaine de la critique au Festival de Cannes 2021, où il a fait sensation, *Bruno Reidal*, confession d'un meurtrier est un film à la fois rêvé et cauchemardé, une démonstration de cinéma dans ce que cet art peut apporter à un examen général de la condition humaine. *Bruno Reidal* était-il monstrueux ? La réponse est complexe. Et le film va tenter de restituer cette complexité.

BRUNO REIDAL, AU-DELÀ DU MÉCHANT ET DE L'ANTI-HÉROS

Pour raconter ce parcours meurtrier, Vincent Le Port peint un monde rural difficile et monotone. Au début du dernier siècle, Bruno travaille à la ferme de sa famille, dans un quotidien mécanique. Il ne parle pas beaucoup, n'a pas vraiment d'amis, sourit peu. Il n'aime pas, ne déteste pas, il est là sans être là. Les belles images de Vincent Le Port montrent une campagne verte, des arbres qui se penchent dans le vent, des chemins caillouteux sur lesquels Bruno traîne sa carcasse asymétrique.

Plutôt chétif, il a en effet comme un blocage de l'épaule gauche, qui remonte et incline un peu sa tête du même côté. Son corps trahit ainsi une tension nerveuse, comme ses yeux noirs transmettent autant d'intelligence que des ténèbres impénétrables. C'est que, dans ce monde rural calme, simple, sans remous, l'esprit de Bruno est battu par de grandes vagues assassines. Depuis qu'il a l'âge de se souvenir de ses pensées, Bruno est en effet obsédé par une seule chose : tuer.

Bruno Reidal, confession d'un meurtrier débute par le retour du meurtre, pour vite présenter Bruno en prison. Il lui est demandé de relater à l'oral et par écrit toute sa vie. Ses souvenirs heureux et malheureux, ses envies de meurtre, sa masturbation obsessionnelle aussi. Le jeune garçon se livre sérieusement, sans gêne, sans vice. Sans chercher à se défaire ou tromper. Auteur d'un mal terrible, la décapitation d'un camarade de séminaire, Bruno n'a rien d'un génie du mal. Il n'est pas Keyser Söze, il n'est pas le John Doe de Seven. *Bruno Reidal* est un narrateur fiable et apparemment dépourvu de perversité et d'intérêt personnel, ce qui est fascinant. Il va en effet se livrer, on le croit, mais on ne comprendra pas plus.

RELIGION, MASTURBATION ET DÉCAPITATION

Bruno Reidal appartiendrait plutôt ainsi à une catégorie de personnages où trône Meursault de *L'Étranger* d'Albert Camus. Il a tué, il comprend où se situent le bien et le mal, mais il ne s'inscrit pas dans cette dialectique, et n'en forme aucune émotion. Tout en étant formellement très différent, il y a dans *Bruno Reidal*, confession d'un meurtrier comme un air de *Le Ruban blanc* de Michael Haneke, où on examine chez des enfants une monstruosité qui les dépasse et nous dépasse tous. Le jeune garçon incarne une absurdité fondamentale, et le récit fait par le film, alternant les séances d'analyse et les flashbacks de l'enfance de Bruno, en propose une vue frontale, très violente et terrifiante.

Bruno est intelligent, a conscience de ses pulsions, et pour les combattre et peut-être changer sa condition sociale, il va s'inscrire au séminaire pour entrer dans les ordres. Au

début du 20^e siècle, bien que l'État et l'Église se séparent, c'est encore une carrière enviable. Et Bruno est un bosseur qui brille dans toutes les disciplines. Il veut vaincre ses pulsions de mort, comme celles qui le poussent à se masturber frénétiquement, jusqu'à épuisement. Il n'a cependant jamais goûté aux plaisirs consentis de la chair à deux, ni ne projette son désir sexuel sur des personnes clairement identifiées.

Mais il sait pertinemment qui il veut tuer, un camarade. Ou plutôt, un genre de camarade, le genre aisé, beau, à l'aise, socialement supérieur. Comme il le dit, il ressent «des choses» pour ces jeunes garçons. Ayant raté sa première cible, il va se reporter sur un plus jeune camarade, et le décapiter dans une séquence très graphique.

DIMITRI DORÉ, L'AVENIR LUI APPARTIENT

Le jeune garçon est ainsi entièrement soumis au combat ancestral entre l'Eros et le Thanatos, l'élan de vie et celui de la mort, concepts psychologiques associés depuis la psychanalyse freudienne. Plus que le bien et le mal, c'est donc dans cette dialectique que Bruno s'inscrit. Comme de son meurtre, Bruno, son regard terriblement noir et sa diction patiente, réfléchie, parle de ses pulsions sans détours. Le film de Vincent Le Port est formidable dans le portrait qu'il fait de *Bruno Reidal*, grâce à l'interprétation géniale du jeune Dimitri Doré. Froid, intelligent, ni gentil ni méchant, il se donne des traits terrifiants, aussi communs que monstrueux.

Ce que *Bruno Reidal*, confession d'un meurtrier réussit moins, c'est sa description d'un monde et de forces en mouvement. Pourtant, il y avait sans doute plus à dire sur la religion, le monde rural et leur violence sourde. Sur l'intelligence d'un garçon qui devine la lutte des classes, la naissance de l'anthropologie criminelle aussi - personnifiée par le professeur Lacassagne (Jean-Luc Vincent). Si le film est très beau visuellement, tirant vers la peinture avec une photographie très picturale, et que Vincent Le Port trouve la parfaite distance pour le portrait intime de son personnage, il rate quelque peu celle vis-à-vis de l'environnement qu'il décrit. Un défaut qui crée certaines longueurs, d'autant plus criantes que la performance de Dimitri Doré est elle parfaitement rendue.

Sortir à Paris

Bruno Reidal, confession d'un meurtrier : critique et bande-annonce

mars 2022

Par Laura B

<https://www.sortiraparis.com/loisirs/cinema/articles/272880-bruno-reidal-confession-d-un-meurtrier-critique-et-bande-annonce>

Le film «Bruno Reidal, Confession d'un Meurtrier», inspiré d'une histoire vraie, sort au cinéma le 23 mars 2022. Le réalisateur Vincent Le Port y narre le destin de Bruno Reidal, un jeune paysan et séminariste de 17 ans qui a tué un enfant de 12 ans en 1905.

Pour son premier long-métrage pour le cinéma, le réalisateur Vincent Le Port s'intéresse à une histoire vraie, celle du paysan Bruno Reidal devenu meurtrier en 1905. Son drame, Bruno Reidal, Confession d'un Meurtrier, sort en salle le 23 mars 2022.



Vincent Le Port, qui a déjà signé des courts-métrages, dans Bruno Reidal, Confession d'un Meurtrier, dirige Dimitri Doré, dans le rôle-titre, Jean-Luc Vincent (l'année dernière dans Oranges Sanguines) et aussi Roman Villedieu (Loin de chez moi).

Le film Bruno Reidal, Confession d'un Meurtrier a notamment été présenté à la Semaine de la Critique du festival de Cannes 2021.

SYNOPSIS :

1^{er} septembre 1905. Un séminariste de 17 ans (Dimitri Doré) est arrêté pour le meurtre d'un enfant de 12 ans. Pour comprendre son geste, des médecins lui demandent de relater sa vie depuis son enfance jusqu'au jour du crime. D'après l'histoire vraie de Bruno Reidal, jeune paysan du Cantal qui, toute sa vie, luttait contre ses pulsions meurtrières.

NOTRE CRITIQUE :

Ce film aurait pu s'appeler Dans la tête de Bruno Reidal tant il nous plonge dans la psychologie de ce jeune séminariste tueur, qui a existé, au début du XX^{ème} siècle.

Le réalisateur filme un jeune homme intimidé, chétif, emprisonné, et dont le psychisme est étudié sous toutes les coutures par des psychiatres, dont il conteste vivement le rapport, qui dit qu'il est un criminel endurci. Pour eux, il se souvient de sa vie et écrit ses mémoires. Des mémoires qui ont servi de base pour le film qui revient, de façon chronologique, sur le parcours de Bruno Reidal.

Très jeune, dès 6 ans, Bruno Reidal, était obsédé et avait déjà des idées de meurtre en tête. Ce jeune homme offre un récit calme et posé, très structuré, avec une fine analyse à froid.

Taciturne, en proie à des idées de meurtre et suicidaire, il se tourne vers la religion catholique et la prêtrise. Ce personnage complexe, abusé jeune, et brillamment incarné par Dimitri Doré (à 17 ans) et Roman Villedieu (à 10 ans), éprouve à la fois attirance et répulsion pour un camarade séminariste.

Bien qu'en partie attachant par certains aspects, ce personnage fait finalement très froid dans le dos car le seul moment du film où il esquisse un sourire c'est lorsqu'il brandit la tête coupée de l'enfant qu'il a tué. Un geste accompagné de cette phrase : «Quoi que je fasse, les scènes de meurtres sont pour moi pleines de charme». Glaçant.

FESTIVALS

Sanglant
«Bruno Reidal», la palme Doré

Article réservé aux abonnés

Dans un premier film acéré, Vincent Le Port sublime l’histoire vraie d’un jeune séminariste meurtrier qui raconte ses pulsions, admirablement interprété par la révélation Dimitri Doré.



Dimitri Doré donne vraiment corps à la voix du meurtrier qui se raconte. (Vincent Le Port/Capricci Stank ARTE France Ciném)

par [Luc Chessel](#)

publié le 13 juillet 2021 à 20h45
(mis à jour le 14 juillet 2021 à 1h23)

C’est un film assez incroyable : d’abord, d’une franchise diabolique, qui passe pour de la maîtrise et force notre admiration, mais aussi, au fur et à mesure, bien plus retors qu’il n’y paraît. Un film qui dit tout ce qu’il pense, au point de nous tourner la tête, pour mieux nous décapiter. Son art sec de la séduction, *Bruno Reidal* semble l’apprendre de son personnage, jeune paysan et séminariste d’un petit village du Cantal, écroué en 1905 après avoir tué un garçon, et qui écrit sa confession, le récit d’une vie tourmentée, à l’adresse des médecins venus statuer sur sa folie. L’histoire a eu lieu, le texte existe. Vincent Le Port, pour écrire son film, ce premier long métrage sanglant, est allé aux archives fouiller dans les papiers de Lacassagne, médecin légiste fondateur de l’«école lyonnaise» de la criminologie moderne, joué dans le film par Jean-Luc Vincent, qui a interrogé Reidal et recueilli son témoignage. Une affaire retracée depuis par l’historien Philippe Artières dans un livre de 2020, *Un séminariste assassin : l’affaire Bladier, 1905*. Le vrai nom de Bruno Reidal, pseudonyme forgé par Lacassagne, n’apparaît nulle part dans le film. La fiction est rendue plus belle d’être inventéepar le réel. Il y a du secret chez Le Port, déguisé en grande transparence. On croit se souvenir que *le Gouffre*, son beau moyen-métrage, recréait en douce un passage d’un livre génial et célèbre, maquillé en légende bretonne.

On y reconnaît le pire de soi-même

Bruno se raconte, c’est de sa voix que naît l’image, de sa pensée de lui-même, de l’aveu de ce qui l’agit, à quoi il tente de résister. Le texte est beau, singulier, implacable, le timbre qui le pose aussi. Le film s’écrit avec cette voix, omniprésente, répétitive, à laquelle les séquences s’alignent, moins par flash-back que comme des scènes ayant lieu dans l’espace abstrait, douloureux, de l’écriture, de l’analyse et de la remémoration. Dimitri Doré, qui joue Bruno à l’âge où il commet son crime, 17 ans – deux enfants jouent son passé, sans se forcer à la ressemblance, apportant leur propre étrangeté – donne vraiment un corps à cette voix, compose avec lui-même cette double, très trouble, présence comme ça paraît rarement possible («on vient d’assister à la naissance d’une nouvelle Isabelle Huppert», souriait un critique en sortant). A la ferme, à l’école, au séminaire où il entre ensuite, en prison, devant

les médecins, Reidal, en chair et en voix, reste aussi illisible, impénétrable que son récit est analytique, dépliant toute la lumière sur les horreurs qui le traversent. Beaucoup se joue dans ce contraste entre un corps et sa vérité, ce qu’il nous dit de son désir.

La force de *Bruno Reidal* est la sincérité de sa haine, la pureté de son plaisir, son amoralisme réel. Comme son héros, il justifie l’actejusqu’au bout, en rend les raisons éclatantes, l’énigme partageable, intime. Comme lui, il le fait avec distance, seule façon de dire la jouissance. Cette distance de l’énoncé, c’est la perversion du neutre, qui agit de manière puissante d’autant plus qu’elle déréalise. La caméra n’a pas de «point de vue» (habituellement valorisé comme le Graal de la mise en scène), ne laisse aucun sous-entendu, produit très peu de commentaires. C’est là que le film est dangereux, risqué pour ses spectateurs. On y est, aux côtés de Bruno dans son chemin de croix vers la délivrance, on y puise et on y reconnaît le pire de soi-même, part objective, sans échappatoire par l’oblique, qu’il ne peut fuir ni par l’excuse, ni par la flagellation. Bruno Reidal se déteste parce qu’il s’aime à en tuer, et les conséquences se déroulent, la répétition du penchant, le désir subi qui remonte. Se voir, s’entendre, se répéter, succomber à soi-même, c’est tout.



Bruno Reidal, jeune paysan et séminariste d’un petit village du Cantal a été écroué en 1905 après avoir tué un garçon. (Vincent Le Port/Capricci Stank ARTE France Ciném)

La violence du désir

C’est ainsi que le film coupe la tête à un autre sésame du film français, évangile de scénariste, l’évolution du personnage. S’il y a révélation finale, une dernière phrase où les digues sautent, où tout devient affirmation, *amor fati* pas catholique, le reste du temps, il se masturbe, en parle, y revient toujours. Tout le film fait du surplace, ne repose sur aucun climax même au moment de passer à l’acte. Le plaisir est repoussé, n’a lieu que dans le texte, diffusé sur une heure et demie, monomaniaque, monocorde, ça vous remonte par l’inconscient.

On pense à beaucoup d’autres films, tout en comprenant que Le Port construit contre ses références, contre *Moi, Pierre Rivière*, Allio, Eustache, contre aussi les maîtres du gore. Une bizarre forme s’invente, toute en fausse sobriété, à mi-chemin entre le téléfilm et *le Journal d’un curé de campagne*. On le dit comme un éloge. Alliant l’archétype à l’archangélique, en leur imprimant une torsion, un je-ne-sais-quoi de malsain, de baroque, ce film est au *Journal* ce que [Benedetta de Verhoeven](#) est aux *Anges du péché*, bravade. La révolution Bresson, donner à entendre le texte au lieu de l’adapter, garde une portée explosive dans l’état actuel des formes. Alliée aux tentations contraires de l’illustré et de la vignette, du tout montrer en un seul coup par voie de cliché qui fait mouche, elle se met à tout casser. Pervers, on vous dit, magnifique. De toute façon, dans *Bruno Reidal*, le troisième terme à cette dialectique, c’est autre chose que de la forme, c’est la violence du désir. Contre le romantisme qui l’entoure, qui veut tout peindre en perversion, cette homophobie inhérente au sublime comme à l’imagerie (Bruno aime tuer les garçons). Pour en finir avec ça, que faire ? «Il faudrait décréter que tout est criminel», la phrase de Fassbinder comme seul *pater noster*, à quoice *Reidal* dit amen.

Semaine de la critique *Bruno Reidal* de Vincent Le Port, avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent, Roman Villedieu... 1 h 41. En salles le 23 mars 2022.

Portrait
Dimitri Doré et Vincent Le Port, chasseurs de crime

Article réservé aux abonnés

Interview dissipée, entre punchlines, Nana Mouskouri et tueurs en série, avec le comédien et le réalisateur de «Bruno Reidal», très complices.



Le réalisateur Vincent Le Port et le comédien Dimitri Doré à Cannes, le 14 juillet. (Lucile Boiron/Libération)

par [Sandra Onana](#)
publié le 16 juillet 2021 à 19h09

C’est la voix qui nous arrive en premier, aiguë et identifiable. Arrivé en avance tout comme nous devant la brasserie du rendez-vous, Dimitri Doré pépie au téléphone, valise à la main. On a la chance d’intercepter l’acteur à seulement deux heures de son départ pour Avignon, où il va admirer «Zaza» Huppert [dans la Cerisaie](#). Cette voix, le cinéaste Vincent le Port la voulait la plus douce possible, pour porter la candeur ambiguë de son *Bruno Reidal*, portrait d’un jeune séminariste meurtrier au début du XXe siècle. Quand il a entendu celle du comédien de 24 ans pour la première fois, dans un podcast de France Culture, il a cru entendre celle d’une femme. «*Avec les chauffeurs Uber au téléphone*, nous confirme Dorécinq minutes plus tard, *je vous dis pas, c’est toujours : “Bonjour madame”...*» Lui qui a été formé au travail des cordes vocales au théâtre, pour «timbrer» les fréquences moyennes et graves, avoue avoir craint de se couvrir de honte en prenant l’accent du Cantal. «*Je sais faire l’accent suisse dans les mariages pour faire rigoler les copains, mais au-delà...*» L’acteur est un numéro de cabaret à lui toutseul, du genre pipelette, quarante punchlines à la seconde (on l’entend notamment recommander les bienfaits des suppositoires à l’opium, «*tu mixes ça avec du Doliprane codéiné et wow ! T’es au cirque Bouglione*»). L’autre est le doux Breton qui parle à mots réservés, entrecoupés de secousses hilares. Il dit avoir mené tambour battant un casting de six mois pour trouver son Bruno Reidal, qu’il espéraitnon professionnel, prélevé sur le terreau auvergnat. «*On a fait des foires aux bestiaux, les lycées agricoles, les fêtes de village...*» Son homme l’attendait en fait au théâtre des Amandiers, où il jouait en 2016 pour le metteur en scène Jonathan Capdevielle un rôle prédestiné : un enfant de chœur dans une adaptation du roman de Bernanos... *Un crime*. Dans la salle se trouvait Jean-Luc Vincent (interprété dans le film du professeur en charge d’expertiser le cas Reidal), soufflé par l’étrangeté de l’acteur à qui il ne donnait pas plus de 14 ans. Surcroît de destin : quand il rencontre Le Port, Doré fait la même taille et le même poids au gramme près que le jeune assassin.

«Un tueur en série qui n’a tué qu’une fois»

Une pléthore de digressions joyeuses déconstruisant peu à peu toute méthodologie d’entretien (où le duo se demande si Bruno Reidal aurait supporté la cohue du Festival de Cannes, et s’il est plus aisé de réciter un «Notre père» que chanter un refrain de Nana Mouskouri), un putsch d’autorité s’impose pour canaliser la complicité des deux drilles. Peut-on reprendre au début, bon sang ? Vincent Le Port : «*J’ai fait la Fémis en réalisation, jusqu’en 2010. Deux ans après, on a créé notre propre structure de production avec des anciens de l’école, pour essayer d’être autonomes et s’entraider.*» Ses projets précédents l’ont fait alterner fictions classiques, docus et films plus expérimentaux, dont le dernier suit en caméra super 8 son parcours à pieds entre Paris et Brest pendant trente jours. La fascination pour Bruno Reidal est née il y a dix ans, en épluchant *le Livre noir des serial killers* de Stéphane Bourgoin. Séduit par l’idée «*d’un tueur en série qui n’a tué qu’une fois*», Le Port a mis du temps à se sentir de taille à traiter un tel mélange de sexualité, de religion et de tourments intérieurs. «*Il a fallu trouver qui allait pouvoir bien financer un truc pareil, un premier film, d’époque, sur un jeune de 17 ans qui décapite un enfant de 12 ans et se masturbe sans arrêt.*»

«Jouer avec la nature humaine»

Ce rôle, Dimitri Doré, qui se dit «*très scolaire*», l’a travaillé jusqu’à la moelle – il exhibe un gros calepin en cuir qui pourrait appartenir à un juge d’instruction des années 50. Pousser le curseur de l’homosexualité du personnage lui a plu, et il dit avec éloquence : «*Quand on tombe amoureux, on crée en soi et pour toujours le désir infini de l’autre.*» Et qu’est ce qui nous fascine autant dans les faits divers, docteur ? «*On a envie de savoir*», dit Le Port avec simplicité. Doré ajoute : «*Les rôles de monstres permettent de jouer avec la nature humaine, se décentrer, accueillir quelque chose qui n’est pas du tout soi. Car Bruno Reidal est si loin de ma nature épanouie et bonasse !*» Opéra, pièce radiophonique, cabaret... Il se voit tout faire, a déjà fait beaucoup (avec les metteurs en scène Sébastien Betbeder, Laurent Larivière, Frédéric Béliet-Garcia) et fera encore. On hallucine d’apprendre qu’un tel trublion voulait initialement devenir professeur des écoles. «*J’ai eu un accident de parcours*», dit-il, non sans un sens appuyé du drame : s’étant un jour révélé «*nul*» dans une matière, il l’a remplacée par l’option théâtre. Un heureux accident, alors.

Cannes - Première

13 juillet 2021

La révélation du jour : Bruno Reidal de Vincent Le Port présenté à la Semaine de la Critique.

Puisqu'à Cannes, il est bien de (sur-)vendre en peu de mots un film pour faire monter la sauce, disons que *Bruno Reidal* de Vincent Le Port est un film de Robert Bresson gore, soit l'histoire d'un (presque) curé de campagne criminel. Evidemment, ce teasing veut tout et rien dire – « gore » faut pas pousser ! - mais ça fait monter la température d'un cran (n'est-ce pas ?). Plane aussi le spectre de Michel Foucault (là, c'est carrément le sauna sur la croisette !) qui s'était passionné en son temps pour un autre jeune tueur issu de la paysannerie française, Pierre Rivière. Rivière en 1835 a égorgé sa mère, sa sœur et son frère à coup de serpe. Dans la foulée de son arrestation, il écrira un mémoire de quarante pages sur lequel vont s'extasier Foucault donc, puis le cinéaste René Allio qui en tira un film magnifique en 1976. Fermez le ban, voici *Bruno Reidal* qui raconte quasiment la même histoire, avec là-aussi un récit de première main d'une puissance hors du commun. Le cinéaste Vincent Le Port dont c'est le premier long-métrage signe un film d'une épure quasi divine qui contraste parfaitement avec l'intériorité bouillonnante du jeune homme prisonnier de ses pulsions de mort (voix off blanche et grave façon *Un condamné à mort s'est échappé* de Bresson - on y revient). Dieu n'est jamais absent et Bruno Reidal qui effectuait alors des études de séminariste, se tourne sans arrêt vers Lui pour tenter de comprendre ce qui se passe en lui (Bernanos n'est pas loin non plus). Nous voilà donc avec un film terrassant qui ne méritait pas qu'on le charge autant. Alors, on oublie séance tenante Bernabesson et Foucallio et l'on plonge sans réfléchir dans cette eau froide purificatrice !

Cannes - Les Inrockuptibles

13 juillet 2021

Les Inrockuptibles

Musique Cinéma Séries Où est le cool Livres Le Magazine Les Inrocks Radio Les Inrocks Vidéoclub La boutique

Cinéma

[Cannes 2021] "Bruno Reidal", le premier film fascinant de Vincent Le Port

par Marilou Duponchel
Publié le 13 juillet 2021 à 19h08
Mis à jour le 13 juillet 2021 à 20h43



Présenté à la Semaine de la Critique, "Bruno Reidal" est une plongée dans le cerveau d'un jeune paysan et tueur du début du XXe siècle. Un premier film très audacieux et mystérieux.

Premier long métrage de Vincent Le Port, jeune cinéaste français déjà repéré pour ses films courts (*Le Gouffre*, prix Jean Vigo en 2016), *Bruno Reidal* est une plongée dans le cerveau malade d'un séminariste de 17 ans.

Nous sommes en 1905 en France, quelque part dans une bourgade du Cantal et Bruno Reidal, qui n'a pourtant pas l'allure d'un serial killer, est sur le point de se rendre pour avouer son crime – un garçon à peine plus jeune à qui il vient d'arracher, littéralement, la tête.

Voix off

Là devant les juges, il raconte avec calme et lucidité, l'histoire de sa vie qui se rejoue au travers d'une voix off et d'un long voyage dans le temps fait d'allers-retours entre présent et passé où se décrivent une enfance misérable, des rapports familiaux violents, l'étude de la foi et enfin la naissance d'un désir de meurtre qui s'éprouve comme un désir de possession érotique dirigé vers

Marilou Duponchel

Cinéma

"Arthur Bambo" : gloire et chute d'un jeune prodige selon Laurence Chacat

Les plus lus

Cinéma

1. César 2022 : une cérémonie à l'ancienne et sans surprise selon "Illusions perdues"

Cinéma

2. Xavier Dolan rendra hommage à Gaspard Ulliel aux César 2022

Cannes 2021 : BRUNO REIDAL / Critique

12-07-2021 - 16:02 - Par Perrine Quennesson

Tweetez cette info !



De Vincent Le Port. Semaine de la Critique.

Pour son premier long-métrage, Vincent Le Port s'attaque au cas d'un jeune meurtrier du début du XXe siècle. Troublant.

En 1976, René Allio réalisait MOI, PIERRE RIVIÈRE, AYANT ÉGORGÉ MA MÈRE, MA SŒUR ET MON FRÈRE..., récit adapté du livre éponyme de Michel Foucault qui rassemblait les écrits d'un jeune parricide normand du XIXe siècle. Dans une démarche presque documentariste, le cinéaste embarquait le spectateur dans une implacable tragédie tout en restant à bonne distance, permettant un regard critique sur son sujet pour mieux en saisir toutes les intrications à l'œuvre. À bien des égards, BRUNO REIDAL, premier film de Vincent Le Port, s'inscrit dans sa directe lignée. Lui aussi adapte les écrits d'un meurtrier, le jeune Bruno Reidal, 17 ans, qui s'est rendu à la police après avoir tué et décapité un jeune adolescent de 12 ans au début du XXe siècle. Le film commence d'ailleurs ainsi, par cette mise à mort, plus suggérée que montrée, pour revenir sur le parcours, à la première personne, de cet inéluctable tueur. Et c'est bien là où il diffère de l'œuvre de René Allio. Dans une reconstitution du Cantal de l'époque, au croisement du lyrisme et du naturalisme, Bruno se raconte par une voix-off, souvent envahissante mais vecteur d'une distance salutaire pour celui qui regarde. Sa vie difficile, son combat contre les pulsions assassines envers les garçons qu'il considère mieux nés qu'il étouffe comme il peut par une masturbation frénétique, ainsi que son attrait pour la religion, à la fois garde-fou et instigatrice de son passage à l'acte : tout y est décrit et montré avec la même précision clinique, signe de la lucidité et de l'intelligence de cette âme qui se sait damnée. Cependant, le film rompt avec cette distance qu'il avait installée, lorsque le meurtre, évoqué succinctement au début, et sa préparation, nous sont remontrés par le menu. Jouant avec un suspense et une crudité qui frôlent l'obscène, cette séquence a aussi le mérite, pour le spectateur comme pour Bruno, de remettre les pendules à l'heure et d'éviter toute forme de complaisance à son endroit. Elle rappelle le caractère subjectif du récit ainsi que sa volonté réussie de ne jamais chercher à justifier de manière définitive le mal mais plutôt à en montrer sa force immanente et tragique. À l'instar des psychiatres qui l'observent, on ressort déboussolé de BRUNO REIDAL, mais incontestablement secoué. Et ravi d'avoir découvert un acteur aussi puissant que le jeune Dimitri Doré.

De Vincent Le Port. Avec Dimitri Doré, Jean-Luc Vincent, Roman Villedieu. France. 1h41. Prochainement

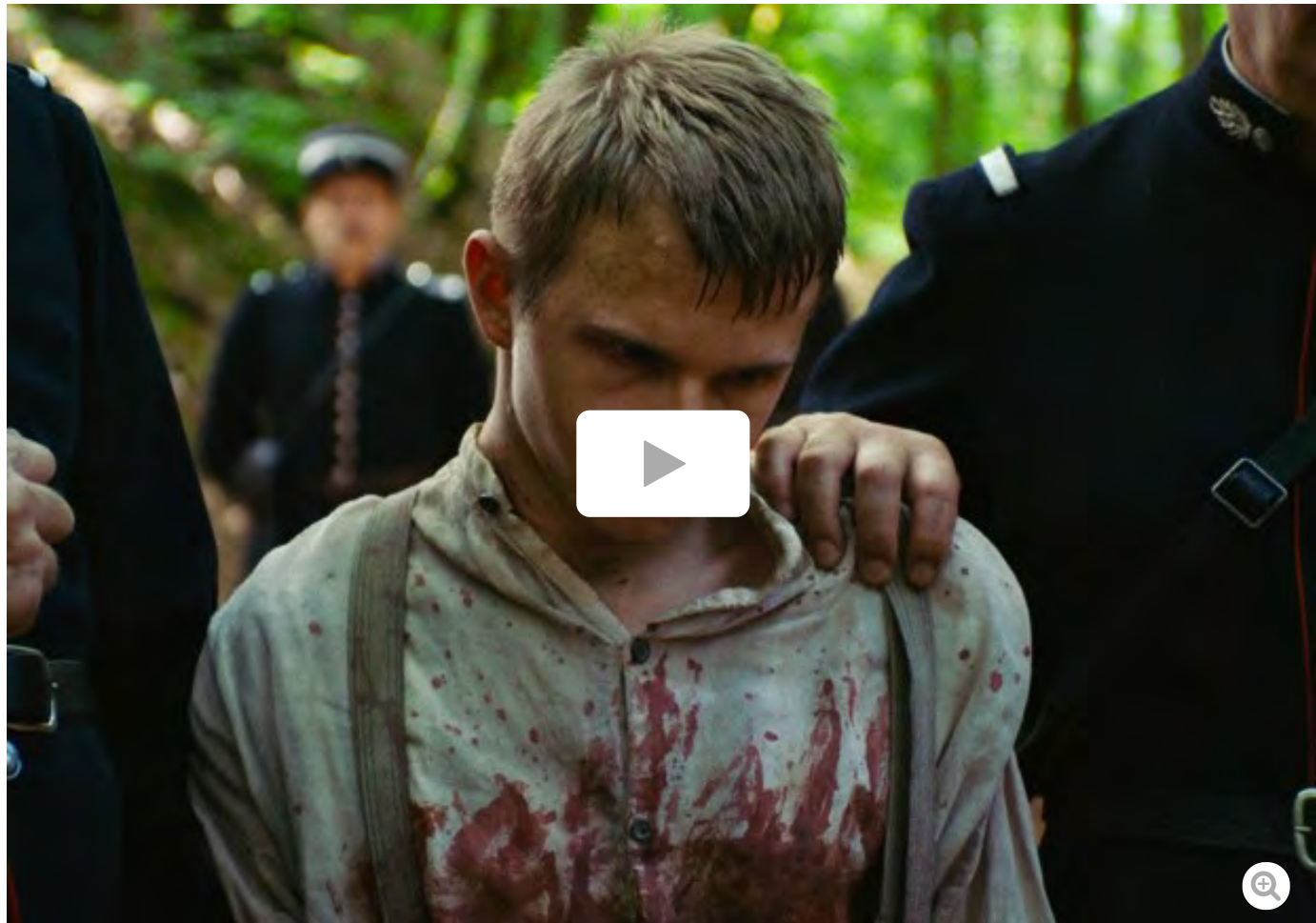


CANNES 2021 Semaine de la Critique

Critique : Bruno Reidal

par Fabien Lemerrier

11/07/2021 - CANNES 2021 : Vincent Le Port fait une entrée spectaculaire dans le monde du long métrage avec un film sombre et clinique héritier de Bresson et Haneke, sur une destinée criminelle



Dimitri Doré dans Bruno Reidal

"Quand je suis tourmenté par des idées de meurtre, je suis calme et silencieux". Nous sommes en 1905, dans la France profonde paysanne et pauvre du Cantal et un adolescent fait face à trois médecins très attentifs. C'est un jeune homme de 17 ans, 1m62 et 60,5 kilos. "Sa musculature est grêle, son corps chétif, son expression douce et inquiète. Il est mélancolique, taciturne, surnois. Il a l'habitude de cacher ses émotions". Son nom, *Bruno Reidal* [+], donne son titre à l'insolite, inconmode et brillant premier long métrage de **Vincent Le Port** qui n'a laissé personne indifférent à la 60e Semaine de la Critique du 74e Festival de Cannes où il a été présenté en séance spéciale.

"Si je suis malade ? Je ne suis pas fou. Je ne veux pas l'être". Ouvert par une séquence d'assassinat sanguinaire en pleine forêt au terme de laquelle Reidal rallie le village pour se constitue prisonnier, le film, inspiré d'un fait divers réel documenté par un récit écrit par le meurtrier lui-même à la demande des médecins, ausculte toute sa courte vie pour tenter de comprendre son geste insensé. "Renseignements sur ma famille" (six enfants aux destinées diverses, une mère irritable et peu affectueuse - "j'ai appris à travailler et à souffrir, il en sera ainsi de vous" -, un père paysan intelligent vite emporté par la maladie), souvenirs marquants (une insolation carabinée, l'égorgement bruyant du cochon sous ses yeux d'enfant synonyme de sang, de petite fête et de questionnement : "ça se tue aussi les hommes ? ") et le premier palier à 9-10 ans : imaginer faire

souffrir ses camarades de classe. Un désir de tuer qui ne va cesser de grandir. Une agression sexuelle plus tard par un vagabond et une jouissance contrainte qui se transforme en addiction à la masturbation intimement liées à des pensées de meurtre. Des pulsions qui torturent sa conscience profondément catholique qu'il essaye en vain de juguler, y compris au séminaire où il est envoyé et excelle scolairement. "Mais à quoi bon lutter contre le destin. Tu dois être assassin. Ce qui doit arriver arrivera".

Au croisement de Bresson et de Haneke, *Bruno Reidal* signe les débuts d'un cinéaste d'exception, sachant donner une existence tangible et crédible à un monde social ancien, filmant au cordeau avec une perception aigüe de la puissance expressive (le personnage principal est interprété à trois âges par **Dimitri Doré**, **Alex Fanguin** et **Roman Villedieu**), et estompant l'austérité du récit en rythmant parfaitement un déroulé narratif entremêlant flashbacks, voix off et interrogatoires. Le sujet en rebutera sans doute certains, mais Vincent Le Port en délivre une telle analyse cinématographique clinique que l'admiration l'emporte aisément sur le malaise ambiant. Un réalisateur incontestablement à suivre de très près.

Produit par Capricci Films et Stank, *Bruno Reidal* a été coproduit par Arte France Cinéma. Les ventes internationales sont assurées par Indie Sales.

20 heures. *Bruno Reidal*, d'après l'histoire vraie d'un séminariste de 17 ans ayant tué un enfant de 12 ans dans le Cantal en 1905 sur fond de désir homosexuel, est un premier film de **Vincent Le Port**, diplômé de la Fémis en réalisation. Le film est très beau, très bien tenu, et repose entièrement sur les épaules de **Dimitri Doré**, acteur de 24 ans qu'on avait découvert au théâtre chez **Jonathan Capdevielle** et dont c'est ici le premier rôle au cinéma. Il y a quelque chose de l'ordre de l'apparition, celle d'un ange (déchu forcément) et de la réelle sidération d'être le témoin de la naissance d'un immense acteur. Il irradie chaque plan où il y est d'une justesse folle. Le texte qu'il lit en voix off (et *avé l'assent*) est celui de la confession écrite dudit Bruno Reidal. C'est un texte d'une grande beauté auquel il sait rendre toutes ses mystérieuses nuances. Le film est moins la énième adaptation d'un fait divers qu'une subtile étude de cas de psychanalyse. Mais le réalisateur a l'intelligence de ne pas en dire plus que ce qu'il ne montre. Le directeur de la Semaine, **Charles Tesson**, a eu raison de citer *Moi, Pierre Rivière*, de **René Allio** (d'après **Michel Foucault**) autant que le slogan des *Cahiers du cinéma* en 1989 : « On ne se masturbe plus. » Tu parles, Charles !

Minuit. Fête du film *Bruno Reidal* au Petit Majestic. Le Cannes du monde d'après est vraiment là. Des fêtes en plein air où on a plus besoin d'invitation, mais où on paye sa bière. Un monde fauché et précaire, mais avec Dimitri Doré, l'incroyable acteur qui incarne Bruno Reidal, qui sera bientôt un peu partout au cinéma. Un grand acteur est né.

plus sur : Bruno Reidal



Interview : Vincent Le Port • Réalisateur de *Bruno Reidal*

"Le spectateur a besoin de la distance et de l'espace pour réfléchir à ce qu'il voit"

CANNES 2021 : Le réalisateur français propose un drame intime sur un jeune homme qui lutte avec ses démons intérieurs ▶

08/07/2021



Interview : Charles Tesson • Délégué général, Semaine de la Critique

"C'est à partir de l'intime, du familial, que les histoires s'épanouissent"

Le délégué général de la Semaine de la Critique du Festival de Cannes commente sa sélection 2021 pour une édition de renaissance après les pics de la tempête pandémique ▶

07/06/2021



Critique : *Bruno Reidal*

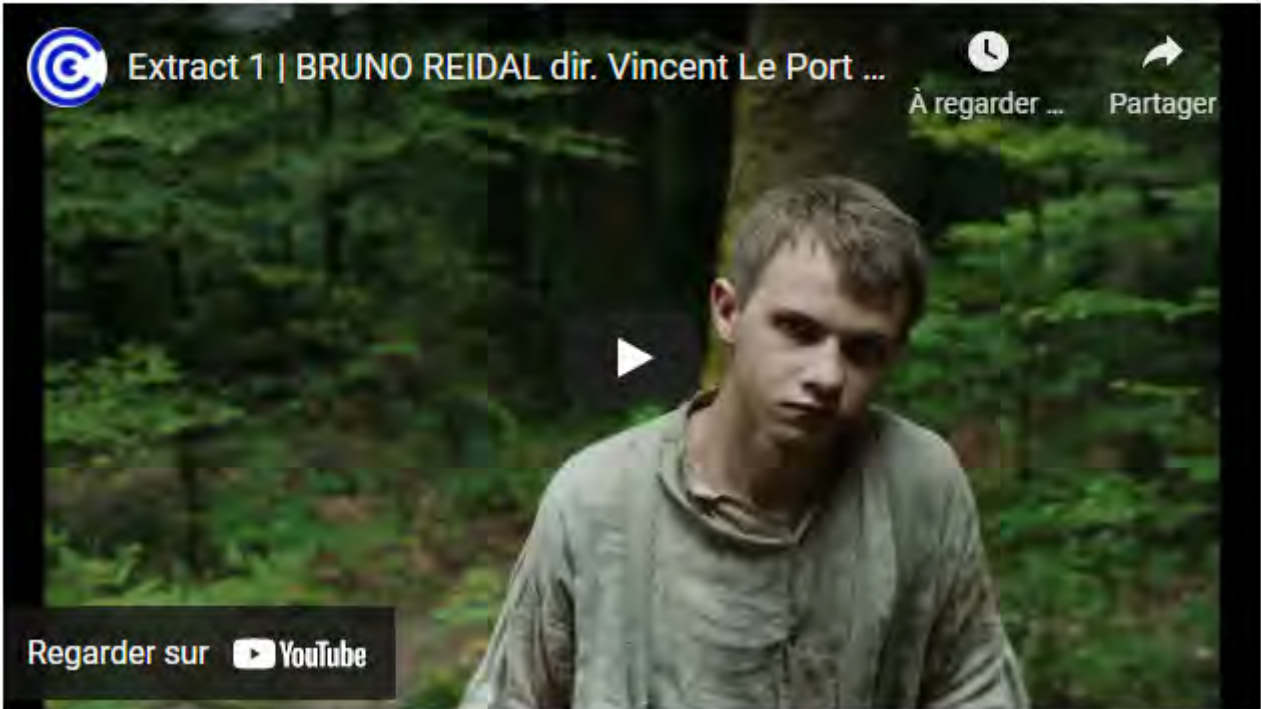
CANNES 2021 : Vincent Le Port fait une entrée spectaculaire dans le monde du long métrage avec un film sombre et clinique héritier de Bresson et Haneke, sur une destinée criminelle ▶

11/07/2021 | Cannes 2021 | Semaine de la Critique

Ils valaient le coup d'œil

“Bruno Reidal”, de Vincent Le Port

On est ici dans l'histoire vraie, avec tout ce que l'entreprise veut avoir d'éloquent : comment et pourquoi en 1905, un jeune séminariste – à qui on donnerait le bon Dieu sans confession – a sauvagement décapité un enfant dans un bois du Cantal. Sommé par la médecine légale de s'expliquer, l'adolescent prend la plume et se confesse. Le récit fascine d'abord : prenant la forme d'une introspection, ce cheminement à travers les campagnes d'un esprit envahi par les pulsions de mort hypnotise, d'autant que le cadre est soigné et l'époque bien documentée. Mais le réalisateur Vincent Le Port s'attache trop à épouser le style mi-naturaliste mi-anthropologique des psychologues du XIXe siècle, ce qui rend l'ensemble artificiellement méticuleux. Ses manières de soliloque froid, pseudo-documentaire, ne cachent pas une fascination morbide, que le film tente de justifier in extremis. Reste que cette « étude » aussi scientifique que picturale, déjà présentée en juillet dernier à la Semaine de la critique à Cannes, devrait imposer durablement l'incroyable Dimitri Doré (ici dans le rôle fiévreux de Bruno Reidal) dans le cinéma français.



28 janvier 2022

Premiers plans. Dans Bruno Reidal, le réalisateur autopsie le cerveau d'un meurtrier

Un paysan de 17 ans a laissé un texte écrit en prison, à la demande des médecins, pour comprendre ce qui l'a conduit à tuer. Le film de Vincent Le Port, projeté au festival de cinéma européen Premiers plans, à Angers (Maine-et-Loire) a la même ambition.



Vincent Le Port, ici au festival Premiers plans, se renseignait sur les serial killers pour un futur film, quand il est tombé sur le texte écrit par un meurtrier du début du XIXe siècle, Bruno Reidal. | OUEST-FRANCE

Pour comprendre le crime de Bruno Reidal, séminariste de 17 ans issu d'une famille de paysans du Cantal, des médecins lui demandent, en 1901, de relater sa vie. Vincent Le Port a tiré un film de ce texte troublant, dérangeant, écrit en prison par le meurtrier. « **Il souffre de ne pas pouvoir assouvir son fantasme de tuer. Ce qui m'intéressait, c'était cette neutralité qu'il a face à son acte qu'il ne cherche pas à justifier.** »
Bruno Reidal est projeté au festival de cinéma européen Premiers plans, à [Angers](#) (Maine-et-Loire).

On a aimé

Le texte en off permet au spectateur de garder de la distance avec l'histoire macabre, ponctuée par des scènes de masturbation frénétiques ratées du jeune paysan. Il ne jouit que s'il imagine qu'il tue un de ses camarades de classe, puis de séminaire. Il lutte sans succès contre cette pulsion. Rien de porno ou de cru.

Publicité

Avec *Bruno Reidal*, le réalisateur cherche à faire comprendre ce qu'il peut se passer dans le cerveau d'un serial killer joué par Dimitri Doré, qui réalise un rôle de composition impressionnant.



Cannes 2021 - Vincent Le Port, réalisateur de "Bruno Reidal" : "C'est un projet qui avait tout pour courir à la catastrophe"

Date de publication : 13/07/2021 - 09:00

Présenté en séance spéciale à la Semaine de la Critique, ce premier film interprété par Dimitri Doré, propose une plongée saisissante dans la psyché d'un tueur.

Quelques mots sur votre parcours ?

Je suis né en Bretagne en 1986. J'ai étudié à La fémis en réalisation. A la sortie de l'école, j'ai fondé avec des amis réalisateurs la société de production Stank avec laquelle depuis bientôt 10 ans nous produisons nos propres films et ceux d'autres cinéastes.

D'où vous viennent les envies de films ?

Cela dépend des films, mais assez souvent je dirais que l'envie naît de la symbiose particulière entre un personnage et un lieu. Je découvre ou je rencontre une personne qui m'interpelle et pour laquelle j'ai une sorte de coup de foudre. Une personne très différente de moi mais que j'ai l'impression de comprendre intimement, même si elle conserve une grande part de mystère que le film va tenter de révéler. Et il faut qu'elle soit placée dans un environnement ou un contexte singulier, un lieu qui ne soit pas qu'une toile d'arrière-plan, mais qu'on se dise que le personnage ne pouvait être que là, et que ce personnage et son environnement se contaminent et révèlent des choses l'un sur l'autre. Concernant Bruno Reidal, c'est la rencontre entre la personnalité de Bruno et ce contexte (la France rurale de 1900) qui a vraiment créé le désir à l'origine du projet, avant même le fait divers en lui-même.

Quel est le point de départ qui vous a inspiré Bruno Reidal ? Comment vous est venue l'idée de vous intéresser à ce personnage ?

J'ai découvert son existence il y a dix ans dans un livre sur les tueurs en série. J'ai immédiatement été fasciné par ce personnage complexe, un séminariste brillant, fils de paysans, timide et introverti, qui commet un crime atroce, sans que personne n'ait jamais rien décelé en lui d'anormal. Il y avait aussi ce paradoxe assez inexplicable, à savoir qu'il n'avait apparemment aucun remords mais s'était pourtant livré de lui-même aux autorités. Je me suis ensuite plongé dans les mémoires écrites par Bruno en prison, et c'est l découverte de ce texte qui a été un déclencheur. Ce qui m'a troublé, c'est d'assister à une souffrance si tangible, si manifeste, en même temps que si insaisissable. C'était de voir, derrière le monstre que les journaux décrivaient à l'époque, un jeune garçon qui avait lutté toute sa vie contre lui-même, contre ses pulsions et ses désirs, contre ce "mal" qui l'habitait. Bruno cessait soudain de me fasciner pour m'émouvoir. Il cessait de représenter l'altérité pour être un miroir, aussi obscur soit-il.

Comment avez-vous construit le scénario ?

Je me suis inspiré des mémoires de Bruno, qui apparaissent telles quelles dans le film sous la forme de nombreuses voix off, mais aussi du rapport des médecins qui l'ont longuement interrogé en prison et qui ont aussi enquêté sur sa famille, ses proches, son année passée au séminaire, etc. L'essentiel du travail d'écriture a été d'inventer les situations qui mettaient en relief les émotions et pensées de Bruno tout en donnant à voir l'époque où il avait vécu. Le plus compliqué a été de faire le tri parmi la masse d'archives existantes : par exemple, sur les centaines de pages écrites par Bruno, je n'en ai gardé qu'une petite dizaine, et il a fallu faire le deuil de choses que je trouvais très belles ou très fortes.

Vous avez fondé Stank avec Roy Arida et Pierre-Emmanuel Urcun. Le but est de produire vos propres films, de rester indépendant ?

A l'origine, nous nous sommes réunis afin de maîtriser et d'assumer la production de nos propres films en s'entraidant mutuellement à toutes les étapes de leur fabrication. Très vite le désir est venu de produire d'autres cinéastes, et au final, sur la petite trentaine de films que nous avons produits depuis 2012, la moitié a été réalisée par des personnes "extérieures". Nous ne prétendons pas être indépendants, et je ne crois pas que ce soit d'ailleurs notre but, notre particularité réside plutôt dans cette double casquette de producteurs-réalisateurs qui quelque part décloisonne un peu les choses. Au final, nous essayons juste de produire les films des autres de la même manière que nous aimons que nos propres films le soient.

L'arrivée d'Arte a été décisive pour la production du film ?

Bien sûr ! Mais à vrai dire, pour un film si compliqué à produire, tout soutien est décisif, celui d'Arte mais aussi du CNC, des régions Nouvelle-Aquitaine et Occitanie, de la fondation Gan, de Ciné+, du Prix du Scénario... Bruno Reidal est un premier film au sujet délicat, un film d'époque sans tête d'affiche. Ce n'est pas forcément le film le plus "vendeur" qui soit, et le fait que certains y aient cru, comme Arte mais aussi le distributeur et coproducteur Capricci, et le vendeur international Indie Sales, a permis au film de se faire dans des conditions et une économie que je ne dirais pas confortables, mais cohérentes avec le projet. Arte demeure un partenaire prestigieux et précieux, pour l'économie du film mais aussi par l'aura symbolique que cela représente, et pour moi c'était une belle marque de confiance après son soutien à l'un de mes films précédents, le moyen métrage Le Gouffre.

Comment avez-vous fait le choix de Dimitri Doré ?

J'étais parti bille en tête de trouver un amateur complet, sans aucune expérience de jeu. Un jeune garçon dans la région du tournage, si possible issu du milieu rural. Avec la directrice de casting, Bahijja El Amrani, nous avons donc sillonné le Cantal, l'Aveyron, le Lot, la Lozère, la Dordogne, on a rencontré un nombre incalculable de jeunes dans des lycées agricoles, des fêtes de village, des foires aux bestiaux, etc. etc. Après plusieurs mois, nous n'avions toujours pas dégotté la perle rare. Le tournage approchait, et vue la complexité du rôle je ne souhaitais pas trouver quelqu'un au dernier moment. Je parlais de ces déboires avec Jean-Luc Vincent, qui avait déjà accepté d'interpréter le professeur Lacassagne, et c'est lui qui m'a conseillé ce jeune comédien qu'il avait vu jouer au théâtre quelques mois auparavant et qui l'avait ébloui. C'est comme ça que j'ai rencontré Dimitri Doré, qui n'avait encore jamais joué au cinéma. Tout de suite j'ai été troublé par sa ressemblance avec le vrai Bruno, et surtout par sa voix si particulière, proche de celle que j'imaginais pour le personnage. Mais Dimitri est dans la vie très différent du personnage (et tant mieux pour lui !), et il m'a fallu plusieurs essais avant de me rendre à l'évidence qu'il était l'interprète parfait pour ce rôle. Il a vraiment fait un travail de composition incroyable.

Pour le tournage vous avez cherché à vous approcher au plus près des lieux où s'était déroulé le fait divers ?

Nous avons tourné six semaines durant l'été 2019, puis deux semaines en décembre 2019, principalement en Aveyron et en Haute-Vienne, mais aussi dans le Cantal, le Lot et en Saône-et-Loire. En parallèle de l'écriture et de la recherche de financement, j'avais fait énormément de repérages dans le Cantal pour chercher des paysages et des décors proches de ceux dans lesquels Bruno avait vécu. Au final nous n'avons pas reçu le soutien de la région Auvergne-Rhône-Alpes, mais celui de l'Occitanie et de la Nouvelle-Aquitaine. Il a fallu tout reprendre à zéro ou presque ! Mais c'est toujours bénéfique, ces longues semaines de repérages permettent de s'imprégner des lieux, de rencontrer des gens, de se sentir peu à peu familier avec la région. Et puis malgré tout, au final, nous avons réussi à tourner les scènes de village et celles dans la ferme des Reidal à moins de 30 kilomètres des lieux où s'étaient déroulés les faits réels. Par contre tous les autres décors (séminaire, prison, forêt, etc.) sont très distants, et différents, des lieux réels.

Difficultés particulières ?

C'est un projet qui avait tout pour courir à la catastrophe : un film en costumes sur plusieurs époques, avec des enfants, des animaux, des scènes de foule, de nombreux décors, plusieurs saisons de tournage, et un budget serré... Mais je dois avouer que tout s'est finalement très bien passé ! Bien sûr nous avons eu notre lot d'imprévus, bien sûr il y a eu des journées plus dures que d'autres, mais ce fut un tournage globalement serein et même joyeux. Et cela principalement grâce au talent, à l'engagement et à la bienveillance de l'équipe et des comédiens.

Le film a été terminé quand ?

Il est terminé depuis juillet 2020. Il aurait même pu être prêt pour mai 2020, si le festival de Cannes avait eu lieu. Donc ça fait une année qu'il sommeille dans son coin...

Qu'attendez-vous de cette sélection à la Semaine de la Critique ?

A vrai dire je n'attends plus grand-chose : la sélection est déjà une très belle récompense en soi, le film sera montré à cinq reprises durant le festival, et nous avons reçu de très beaux retours de l'équipe de la Semaine de la Critique, c'est difficile de demander plus ! En tout cas ça marque comme une sortie du tunnel pour le film que nous avons commencé à tourner il y a deux ans et que presque personne n'a vu à ce jour, même parmi l'équipe et les comédiens. Il me tarde maintenant de le partager avec toutes celles et ceux qui ont contribué à lui donner vie. J'espère que le film saura interpeller les gens, les toucher, j'espère surtout qu'il ne créera pas d'indifférence.

Vous étiez déjà venu à Cannes ?

Jamais !

RECEVEZ NOS ALERTES EMAIL GRATUITES

Recueilli par Patrice Carré

